

PAULO

POUDREURS
D'ESCAMPETTE

JUILLET
2011



Proposition 131

Contrainte :

Paulo. Votre histoire va le mettre en scène...
Comme il paraît que nos personnages sont, de près ou de loin,
une projection de nous-mêmes,
nous allons tenter de vérifier la véracité de ce propos.
Attention, pour cette proposition, n'envoyez aucun texte directement
sur le site mais seulement à moi,
dans ma boîte privée,
je le renverrai ensuite de façon anonyme sur le site.
Et surtout, dans vos retours sur les textes des autres,
n'oubliez pas de proposer un auteur potentiel !

EN ÉTÉ, LES ATELIERS D'ÉCRITURE SE VIDENT AU PROFIT DES PLAGES OU AUTRES lieux de villégiature. Il fallait donc trouver une proposition qui rattrape les vacanciers en partance et les invite à jouer avec les mots à saute imagination. C'est Paulo, l'Auguste masqué, déambulant sur le sable avec un seau trop grand pour lui qui a donc été chargé de rassembler les plumes éparpillées dans l'espace. Il a merveilleusement rempli son rôle. Son portrait a été décliné suivant mille facettes. Paulo des villes et Paulo des plages, les Paulo se sont multipliés au gré des imaginations et des inconscients. Les Paulo se suivent et ne se ressemblent pas. Je vous invite à les découvrir.

CATHERINE ESQUERRE

Proposition 131

S O M M A I R E

*Les textes sont classés dans
l'ordre d'apparition sur le site*

		page
1 – Tong out	<i>Joëlle</i>	5
2 – Paulo de Paulo	<i>Nadia</i>	7
3 – Paulo	<i>Cloco</i>	9
4 – Décadence et grandeur	<i>Lilou</i>	11
5 – La mer	<i>Olivier</i>	12
6 – Paulo, un hommage	<i>Rémy</i>	14
7 – Un cœur à la mer	<i>Danahm</i>	15
8 – Vacances	<i>Marie-Claire</i>	18
9 – Paulo à la plage	<i>Christiane</i>	20
10 – Vivre est douleur	<i>Roseline</i>	22
11 – Le visage du mal	<i>Danahm</i>	23
12 – La Palmyre, été 2011	<i>Didier</i>	27
13 – Paulo et la montre magique	<i>Mara</i>	29
14 – Un acteur simple	<i>Danièle</i>	32
15 – Vos gueules, les mouettes !	<i>Jean-Luc</i>	34
16 – Carnaval	<i>Cath</i>	36
17 – Paulo et Pablo	<i>Lilou</i>	38
18 – Bas le masque	<i>Jacqueline</i>	39
19 – Dans la peau d'un Paulo	<i>Joëlle</i>	41
20 – Paulo et moi	<i>Roseline</i>	43
21 – Paolo est mort	<i>Nadia</i>	45
22 – Paulo des alouettes...	<i>Martine</i>	46
23 – Paulo Le Guérec	<i>Domino</i>	48
24 – Le visage de Paulo	<i>Lilou</i>	50
25 – Paulo et les Rolling-Stones	<i>Danahm</i>	51
26 – La der des der	<i>Cath</i>	54
27 – Larvato prodeo	<i>Danahm</i>	56
28 – La France a peur	<i>Dada</i>	58
29 – Paulo, tête de crapaud	<i>Kanga</i>	63
30 – Ma sœur s'appelle Paulo	<i>Didier</i>	66
31 – Paulo, la rencontre	<i>Christiane</i>	69
32 – A l'aide	<i>Cloco</i>	71
33 – Du vague à l'âme	<i>Danahm</i>	73
34 – Le bruit et la fureur	<i>Kanga</i>	74
35 – Pauvre Paulo	<i>Nadia</i>	75

Tong out *Joëlle*

Nous étions en février, il convenait déjà de préparer l'été. Lourde tâche qui m'incombait mais je l'avais voulu et l'avais eue cette mairie tant convoitée. Je l'assumais donc avec joie.

Le 16 mars 2008, j'avais en effet remporté à l'arrachée les dernières municipales, c'était là le plus bel exploit de ma quarantaine toute fraîche. J'étais Madame le Maire, la mairesse de Bolduc-les-flots, une bourgade de 1200 âmes l'hiver et, si l'on n'y prenait gare, 120 000 en été. La Rochelle n'était qu'à vingt kilomètres et la saison touristique constituait l'ordre du jour majeur des conseils municipaux que je présidais.

Le souci premier de mes administrés résidait paradoxalement dans la manne qui pouvait rapporter gros à notre commune : la plage. Huit kilomètres de sable blond, tamisé par le bon Dieu lui-même. Les Bolduciens voulaient conserver leur patrimoine tel que le créateur l'avait souhaité. La plage était un cadeau, la Charente-Maritime le papier d'emballage et Bolduc, le nœud-nœud qui liait le tout. Les commerçants s'étaient donc regroupés en comité de non-accueil à la douce appellation de « *Tong out* ». Leur objectif essentiel étant de chasser l'intrus qui s'aventurait dans Bolduc, tong aux pieds et séjour-vacances en tête. L'association « *Tong out* » comportait maints activistes extrémistes mal embouchés qui n'hésitaient pas à agir et à faire fuir le touriste mal chaussé. Bon nombre de sympathisants, alimentaient les caisses à grand renfort de cotisations exorbitantes. Notre prêtre, Père Cadot, en était une des fortes têtes, pour qui protéger c'était aimer et aimer était la volonté de Dieu, sa devise était donc « quand on aime on peut faire n'importe quoi ! »

L'été dernier le charcutier m'avait extorqué un arrêté municipal interdisant le port des tong chinoises sur la voie publique ! Vous connaissez des tong bretonnes, auvergnates ou picardes vous ? Mais à Bolduc, la mondialisation on s'en tape et les contrevenants avaient été fort sévèrement ponctionnés ! Un couple de Belges francophones (!) avait crié au scandale en défendant bec et ongles ce qu'ils appelaient leurs « slash » ! Un groupe de touristes Québécois se demandait bien ce que leurs « gougounes » avaient de répréhensibles. Je maudissais ces claquettes de caoutchouc et leurs diverses appellations, je devais avant tout trouver de bons arguments pour rendre ces savates inaptées à la déambulation locale, ce n'était pas une mince affaire. Je n'étais toutefois pas maire pour rien, j'avais de l'imagination et de la ressource, et puis, j'avais Paulo. Dans le même temps, le boucher entraînait un commando spécial qui repérait les véhicules d'estivants, forçait les portières la nuit venue et emplissait les véhicules de carcasses sanguinolentes tout droit sorties des abattoirs. La boulangère avait un étal de pain dur et charançonné qu'elle ne destinait qu'aux mal chaussés. L'épicière avait une vraie boutique et une autre en trompe-l'œil pour

les estivants, bien entendu il n'y avait rien à acheter dedans. Les restaurateurs, de mèche avec le pharmacien et sous contrôle du médecin, saupoudraient leurs plats d'huile de paraffine, sans odeur et sans saveur, c'était à court terme, transit intestinal intensif garanti et débandade du touriste assurée... La cohésion du groupe de non-accueil «*Tong out* » était donc en tous points parfaite.

Malgré tout, les tongueux étaient là, chaque été plus nombreux, envahissant la plage, souillant notre littoral, polluant nos esprits. Cette saison encore, les sauterelles à pieds plastifiés allaient envahir notre espace vital mais cette fois j'avais un plan, j'avais Paulo, mon homme ressource.

Paulo, c'était mon frerot, tellement raté qu'il en devenait admirable, c'était mon *éléphant man* de frangin et je l'adorais. Les autochtones connaissaient l'existence de Paulo, son cœur d'ange dans son corps de monstre. Depuis la mort des parents, Paulo vivait seul dans la petite maison de famille entourée de tamaris qu'il avait fallu rehausser d'un tiers au fil du temps, Paulo n'ayant jamais cessé de grandir. Trois mètres dix au dernier contrôle et il n'avait que trente deux ans. Mon frère n'avait pour lui que son âme pure et ses petites mains de fillette. C'était un être difforme dans le corps et parfait dans l'esprit. Un ange déguisé qui cheminait dans la vie pour réveiller les consciences abêties. Nulle journée ne s'écoulait sans que Paulo ne reçoive de visites et de cadeaux en tous genres.

Il était le bien-aimé, la mascotte de notre ville. Passionné de littérature, il parlait de Voltaire et de Rousseau en érudit, il peignait de délicates aquarelles sur les coquillages de dentelles qu'il ramassait sur la plage et faisait chanter sa harpe au clair de lune en sculptant les troncs de tamarins. Aucune actualité ne lui échappait, il avait des solutions sages pour tout et pour tous. Paulo était un Messie, un cadeau égaré dans le grand bazar de la vie.

Mon frère allait donc, dès juin prochain, arpenter la plage, chaque jour et chaque heure de cet été. Il serait là, vendant ses cacahuètes dans un seau à traire, monstrueux, cauchemardesque, effrayant, terrible, gargantuesque, il effraierait les petits, offenserait les dames, agresserait les époux, insulterait les anciens, hurlerait au monde une fausse hargne de vivre. L'ogre gigantesque viendrait à bout des moucherons importuns et de leurs chinoiseries. Il saurait faire fuir les tongueux qui retourneront à leur monde de chimères.

Ne resteraient au bout de quelques jours que nos bien aimés concitoyens, les initiés, les authentiques, ceux qui savent où se cache la vraie bonté, l'authentique beauté. Paulo avait le don, il guérissait les vivants, ressuscitait les morts et parlait aux étoiles. J'avais, il y a peu, surpris une de ses conversations intimes avec Bételgeuse. L'étoile géante lui avait affirmé qu'il était éternel mais ça, je l'avais déjà deviné depuis bien longtemps...

Paulo de Paulo

Nadia

Le silence et le vide ont-ils un sens ?

Avec Marie Carmen, bien avant l'adolescence, ce que nous aimions ce temps marin où fondu dans les gris, le paysage entier noyé dans le ciel et l'étang nous ressemblait, ressemblait aux habitants de ce village, était en corrélation avec nos sentiments romantiques un tant soit peu chagrins comme une mélancolie malade, celle d'un rêve recherché en permanence. Au loin flottaient des cargos à peine perceptibles dans la brume, en apesanteur sur la ligne d'horizon. Notre vie était comme ces grands espaces, déroulés sans heurt. Un camaïeu de gris, froids ou teintés parfois d'une pluie qui rajoutait à la sensation d'être non de chair mais d'eau ou d'air.

Alors quand nous avons rencontré cet homme, assez disgracieux c'est comme s'il était partie intégrante lui aussi sans fausse note du paysage. Debout devant un chevalet, il peignait quelque chose.

Une vision personnelle, bien à lui. Mais c'est aussi son chien qui l'accompagnait comme un alter ego, un griffon vendéen mâtiné de fauve de Bretagne, le poil d'un blanc jaune aussi hirsute et rêche que les cheveux de son maître ; un chien aux yeux ronds étonnés qui vous regarde longuement sans broncher. Nous étions intriguées par son rituel, toujours là par temps maussade. Comme nous, sans que nous nous approchions de lui, jamais. C'était notre *Zampachrisomo* des plages.

Ah ! l'homme ? mais c'est « Paulo de Paulo » vous ne le saviez pas ? il a la tête dans les nimbes.

Ce qu'il peint ? on ne sait pas. On dit que c'est sa femme qui fait les fonds, lui il essaie de rendre la lumière d'ici dans des tons pâles sur une grande toile carrée partagée virtuellement en deux parties égales le haut serait le ciel le bas, l'eau, le sable, des reflets. Il peint par petites touches avec un gros pinceau. En y regardant de plus près on jurerait qu'il met un peu de rose, de mauve, enfin.... c'est un poète, finissent par dire les gens. D'autres le disent très riche qu'il vend ses oeuvres dans le monde entier.

Nombre d'années plus tard, j'entre dans son atelier, mais le temps compressé semble être hier où je cherchais son mystère. Le contre jour m'empêche de voir globalement ce qui est dans la pièce. C'est le même, légèrement plus beau, toujours aussi grand plus vieux mais toujours décoiffé les yeux malins derrière des lunettes aux verres épais. Ce sont les mêmes vêtements, un pantalon de toile grise délavée une chemise à carreaux sans carreaux

«Vous chètes en avanche, me dit-il dans un français hollandais. Foulez-vous boire quelquechose ?» Il m'impressionne. Je regarde ses chaussures. Ce ne sont plus des tongs mais des sandalettes de cuir blanchi par les ans ; dans un coin le seau de fer

blanc ou de zinc dans lequel il mettait l'eau pour son chien, puis des tableaux partout : «ché ma collection particulière, des amis m'ont offert ces tableaux. Connaissez vous un tel untel ?» Puis il sort un livre d'art, une gazette de papier épais avec des images en couleur des photos ; on y parle de la vie des peintres, les mêmes tableaux y sont répertoriés. «Regardez, là ce sont les chaussures comparées d'untel, untel. – Ah bon ils vont jusqu'à faire cela dans des livres ? – Celles de Malkavian bien cirées celles de Borbis, noires à lacets, les miennes toutes tachées, abîmées... ouch che ne suis pas soigneux ; j'ai du mal à distinguer son nom en dessous, Van Raan...» Je ne réfléchis pas trop, imprégnée d'odeurs de térébenthine, les sens sollicités par la vue, les objets insolites, cette baraque de bois en bord de mer, où s'amoncellent bois flottés pots de peinture pinceaux ; mais pour les autres il y a peut-être une femme qui les accompagne toute leur vie, pas à pas dans l'ombre pour que s'accomplisse leur destin, cire leurs chaussures, repasse leur linge. Les pensées se percutent. Les lattes de la cabane craquent. Soudain le vent, dans un mouvement fantasque démasque le soleil. C'est la brutale renverse. «Quand che suis ariffé ici, nous n'affions rien, je squattais...» L'ambiance change, alors ce Paulo, il parle, il parle, devient si vulnérable, donne des conseils, explique sa recherche avec beaucoup de blanc dans les couleurs, jusqu'à les rendre invisibles... «ce n'est jamais assez blanc» dit-il. Il a quelque chose d'humain qui efface sa singularité et son œuvre me devient accessible.

Paulo *Cloclo*

Paulo, 11 juillet 2011

Je m'appelle Paulo, je ne sais pas trop d'où je viens, ma maman, qui s'appelle Paulette, n'a toujours pas voulu me donner le nom de mon père. En ai-je seulement un ? Et s'il existe, est-ce lui qui m'a donné cette face de lune improbable que, quand je me regarde dans la glace, je m'évanouis... Dans ce cas, je ne lui dis vraiment pas merci. C'est drôle, ce qui m'est arrivé, j'ai vieilli plus vite que mes petits camarades, enfin pour les traits du visage, le reste de mon corps est resté à l'état d'un enfant impubère. Je mets des rembourrages sur mes épaules pour paraître plus balaise et pour qu'on se moque moins de moi, mais le résultat n'est pas vraiment fameux.

Ma mère m'a pris en grippe quand elle a vu mon handicap et ne cesse de me maltraiter et de me réserver les tâches les plus viles de la maison, par exemple, aller vider le seau dans la mer, parce qu'on n'a pas le tout à l'égout. J'ai renoncé à aller à l'école, à cause des moqueries des autres élèves et les regards interrogatifs du maître. On ne savait jamais dans quelle classe me mettre, du fait de ma tête de vieillard. J'ai pourtant une intelligence normale, un QI honorable et je ne suis pas un attardé mental. Mais rien n'y a fait : l'éducation nationale m'a définitivement rayé de ses listes et mis au rebut des E.I., élèves inclassables.

On a conseillé à ma mère de me livrer à la science et de soumettre mon cas à d'éminents professeurs chargés d'étudier les pathologies tératologiques humaines, et me voilà à la merci du corps médical qui n'a aucun souci de ma pudeur ni le moindre respect de mon moi intérieur.

Il a fallu que je me déshabille devant eux, pour qu'ils constatent que mon corps ne présente aucune anomalie, simplement qu'il semblerait qu'on ait placé la tête d'un autre à la place de la mienne. On m'a pris pour un monstre, certains ont même prononcé le nom de Satan, dont je pourrais être une réincarnation venue sur terre pour modifier les génomes et créer une nouvelle race humaine, repoussante et détestable. Et aussi pour débarrasser les Hommes de leur propension à voir dans la beauté l'unique facteur de réussite sur la terre.

Je suis si malheureux que je pense à me suicider bientôt, peut-être aux prochaines grandes marées, je me jetterai de la digue et personne ne me regrettera, sauf sans doute ces Messieurs qui voudraient bien encore un peu s'acharner sur moi et m'administrer des traitements qui me rendent nerveux et irascible. Ma mère sera bien débarrassée également et pourra retrouver une vie normale, sans se faire montrer du doigt quand elle sort en ma compagnie.

Ainsi, tout le monde y trouvera son compte.

Paulette, 11 juillet 2011

Mon pauvre Paulo, comme je m'en veux de t'avoir fait, j'aurais dû réfléchir à deux fois le jour où j'ai cédé à ce goujat ! Tu crois que je ne t'aime pas, mais c'est bien tout le contraire. Dès que j'ai décelé ton handicap, je me suis efforcée de le cacher à tous, mais je ne pouvais pas t'enfermer indéfiniment chez moi comme un singe en cage. Tu sais, j'ai beaucoup pleuré en cachette, j'ai même songé à nous supprimer, toi et moi, mais je n'en ai eu ni la force, ni le courage.

Nous voici donc liés encore pour un bon moment, du moins le temps où me resteront les forces nécessaires pour te nourrir et te soigner, et toi le courage et la volonté de vivre ta vie, même si elle n'est pas celle que nous aurions désirée, toi et moi. Je comprends ton désespoir et ta tristesse de te sentir mis à l'écart, sans espoir d'être accepté un jour par une société qui rejette loin d'elle tout ce qui n'est pas conforme et ajusté à sa propre vision du monde.

Essayons de rester courageux face à l'avenir. Dis-toi bien que tu n'es pas seul sur la terre, mon cher Paulo, tu as encore ta maman pour un petit moment, qui veille et s'efforce de te donner une vie confortable et pas trop détestable. Sache que, tant que je serai là, je serai à tes côtés pour te soigner et te rendre la vie plus agréable.

Ne t'occupe pas des autres, évite les regards, renvoie aux autres l'image de ton indifférence et de ton mépris à leur encontre, ce n'est pas toi l'*erreur*, ce sont ceux qui n'admettent ni les différences, ni les trébuchements de la nature. Je sais que tu as une belle âme, un cœur naïf dans un petit corps d'enfant ; si les traits de ton visage sont marqués et expriment déjà les douleurs accumulées tout au long d'une existence, c'est juste qu'ils ont pris un tout petit peu d'avance.

Je t'aime, mon Paulo.

Décadence et grandeur

Lilou

Il y a déjà plusieurs années, Paulo était une vraie vedette de la télé. Avec la *Mère Denis*, il partageait l'écran de nos journées noires de blanchisserie. L'une pour vanter les mérites de la «*Vedette*» machine du siècle et l'autre l'avantage de la lessive *Omo* qui lavait plus blanc que blanc, qui lavait l'eau de lavage avant les taches ou l'inverse et qui avec ses agents retenait le calcaire et les taches propres dans des filets invisibles mais efficaces : une vraie garde à vue.

Il pouvait, le brave Paulo, se vautrer, se bauer tel un sanglier et se rouler dans l'herbe avec sa belle Carlita et faire toutes les taches vert chlorophylle sur leur super salopette jean blanc ; il nous démontrait que son produit était «*maousse costo*» en nous montrant des biceps de *Musclor*, bien meilleur que la lessive *Machin*. Coluche ne me contredirait pas.

Or, voilà qu'un beau jour ou plutôt un mauvais jour, la Carlita a filé avec le bel et sémillant Ernesto et alors finies les belles envolées au verbe lyrique : sa logorrhée publicitaire devint fade et il se mit à dégoïser comme une commère. Il perdit son job et se retrouva du jour au lendemain à la rue. Paulo s'enfonça dans la dépression et la misère. Il ne garda de cette époque que sa superbe salopette en jean et son maillot marin offert par la *Mère Denis*. Il quitta son château confortable de la vallée de Chevreuse pour une bicoque biscornue à Sainte-Perpette-sous-mer. Là dans ce coin retiré, il se ressource sur l'immense plage normande. Il recueille le sable grossier qu'il mélange avec la cendre de bois que produit sa cuisinière à bois pour faire son propre savon. Dans une vieille lessiveuse en zinc qui trône en permanence sur le poêle, il fait bouillir sa salopette pour qu'elle soit toujours impec.

On peut le voir, à la tombée de la nuit avec son seau, il va chercher de l'eau.

N'est-il pas heureux notre Paulo ?

La mer *Olivier*

J'ai toujours passé mes vacances sur cette plage. Lorsque j'étais enfant, j'y venais avec mes parents, la famille, les cousins... Nous adorions construire des châteaux de sable et défier la marée, les cerfs-volants et les jeux-concours. Tous les jours sur la digue, les caravanes publicitaires d'entreprises vantaient la qualité de leurs produits et animaient le front de mer. Nous participions à ces concours, des questions-réponses, exercices divers : courses en sacs et autres tirs à la corde. Nous n'arrêtons jamais, entre les bains de mer, la balle au prisonnier, le Jokari... Ce que je préférais, c'était les châteaux de sable, je faisais des rampes pour y laisser rouler mes billes...

Nous revenions à l'heure du repas coiffés des casquettes à l'effigie des marques, bonbons et autres stylos... Le soir, comme nous n'en avons jamais assez, nous retournions sur la digue et la parcourions en tous sens, pas encore fatigués d'avoir trop couru. Nous étions toujours occupés et battus par le vent. Pour nous, c'était un peu comme le paradis mais en mieux !

Ce que j'aimais, c'était la pêche aux crevettes. Équipés d'une épuisette et d'un seau, nous raclions les bâches emplies d'eau que la mer oubliait derrière elle à marée basse. Les parents nous laissaient vivre sur la plage, nous nous surveillions mutuellement, nous avons un paquet de *ChocoBn* pour le goûter, c'était le bonheur. J'étais le plus jeune et peut-être le plus rêveur. Le nord, le sud ne signifiaient pas grand-chose pour moi. J'étais plus attentif à mon seau qu'à ce qui se passait autour de moi, je marchais les pieds dans l'eau en poussant mon épuisette jusqu'au moment où j'estimais avoir suffisamment rempli mon seau. Il fallait alors rejoindre l'appartement qu'avaient loué mes parents et l'exercice était plus compliqué que la pêche aux crevettes car la côte belge a ceci de particulier, c'est que sur des kilomètres, les immeubles se ressemblent et forment un front de mer uniforme. Et comble d'horreur pour les enfants perdus, les postes de secours des différentes stations ont été bâtis par le même architecte et selon le même plan. Invariablement, je me retrouvais au poste de police. A un policier flamand qui voulait me secourir et me demandait où j'habitais, je ne savais répondre que « Chez Tante Thérèse ». Cette année-là, elle m'avait invité pour les vacances de Pâques.

Je n'avais pas de frère, alors pendant ces vacances, un de mes cousins plus âgés en faisait office. Il n'était pas Dieu mais au moins Neptune. J'aimais le suivre dans ses aventures, il posait des lignes de fond le soir à marée basse et les relevait le lendemain, il vivait au rythme des marées. Rien ne l'arrêtait, il prenait ses poissons à pleines mains dans un grand éclat de rire devant les mines dégoûtées de mes cousines. S'il avait été magicien, il ne m'aurait pas davantage impressionné. Je me souviens l'avoir plusieurs fois accompagné pêcher au carrelet dans un port un peu plus au nord. Nous

prenions le tramway qui longeait la côte pour rejoindre les pontons. Mon cousin avait pêché des anguilles. Pendant qu'il relevait ses filets, j'avais arpenté la plage en poussant mon épuisette et rempli mon seau de crevettes. Nous sommes rentrés en tramway avec notre attirail et le produit de notre pêche. Malheureusement pour moi, mon seau s'est renversé dans le tramway et mes crevettes sont parties entre les pieds des voyageurs. J'étais bien triste de ramener chez moi mon seau vide. Mon cousin crût bien faire en donnant à ma mère des anguilles. Elle ne savait que faire de ces monstres vivants mais mon cousin ne s'arrêtait pas à ce genre de détail. Il a attrapé un serpent et lui a claqué plusieurs fois la tête sur l'évier. Le sang a giclé dans toute la pièce, Pollock n'aurait pas renié un tel dripping réalisé sur les murs mais il n'était du goût de ma mère. Je me souviens de son cri et du rire gargantuesque de mon cousin. « Ne t'inquiète pas, je vais tout nettoyer », lança-t-il en attrapant une éponge. Une giclée de sang ne l'impressionnait pas. La scène reste inscrite en ma mémoire comme si elle s'était passée hier.

Mais tout cela est révolu. Mes cousins ont déménagé. J'ai longtemps accompagné ma mère sur la mer du Nord, ma sœur préférait emmener ses enfants s'ennuyer sur les plages exigües et suffocantes de la Méditerranée. Maintenant je viens seul, j'aime toujours pêcher les crevettes, je passe mes vacances ici, tout seul avec mes souvenirs, perdu sur la plage. Je l'arpente en tous sens avec mon seau et lorsque je rencontre un enfant égaré qui pleure en tirant son épuisette, je le reconduis chez lui. J'ai toujours mon paquet de *ChocoBn* dans la poche pour le consoler. Les gens me reconnaissent maintenant dans mon accoutrement, cela doit les rassurer de savoir que je veille sur leurs bouts de choux. Quand il pleut, la plage est désertée, je mets mon chapeau et je vais pêcher au carrelet.

Paulo, un hommage

Rémy

« Nous voici réunis aujourd’hui pour évoquer et célébrer la mémoire d’un ami, d’un frère, d’un personnage comme on n’en fait plus. Je sais que pour chacun d’entre vous il représentait une image rassurante par sa constance, sa bonhomie et son sens de l’amitié. Je crois également qu’il aurait souhaité que nous nous souvenions de lui avec un sourire au coin des lèvres, avec en tête les bons moments passés en sa compagnie et les sentiments qu’il savait révéler en nous. Afin d’évoquer son souvenir, je voudrais passer la parole à ses proches, ou pour le moins à ceux qui ont le mieux connu le personnage attachant qu’était Paul. Micheline, si vous voulez bien vous approcher...

– Oui, ben euh... Paulo j’l’ai toujours connu en fait. Chuis arrivé dans le coin en 74 et il était déjà là Paulo, et tous les habitants du coin avaient déjà l’air de le connaître depuis toujours. J’ai jamais bien su depuis quand il était là, et puis c’était pas simple de lui donner un âge avec son visage tout abimé. Ma maison donne sur la crique, alors forcément, Paulo, j’le voyais tous les jours que Dieu fait. Et pourtant, chuis pas sûre de le connaître mieux qu’n’importe qui, ici. Tout c’que j’peux dire, c’est qu’c’était un gars bien, serviable et tout. Combien de fois il est venu m’aider à porter mes courses en me voyant toute encombrée avec mes cabas ! Il se posait pas la question, il aidait, c’est tout. Je sais bien, et vous savez aussi, qu’il nous a tous rendu des services : un coup de peinture par ici, une clôture à planter par là, hein Jacky... La moindre des choses qu’on pouvait faire, c’était de lui donner un coup de main aussi, et pourtant il demandait jamais rien. Moi je lui préparais souvent des casse-croûte, mais en 20 ans il a jamais voulu manger avec moi. Oh, parfois, il me faisait bien de la peine, surtout en hiver. Je l’aurais bien accueilli, mais il a jamais voulu, il préférait le vieux phare. Par gros temps, j’avais toujours peur qu’il lui arrive malheur pendant la traversée... sa coque de noix prenait l’eau de tous les côtés, on le savait bien. Ça a fini par arriver... oh, excusez-moi...

– Merci Micheline, merci de votre témoignage. Tenez, prenez un mouchoir...

Jacques, peut-être voulez-vous dire un mot ?

– C’est difficile de parler en ces circonstances. Vous le savez, je ne suis dans la région ni très souvent, ni depuis bien longtemps, mais la présence de Paulo a très vite fait partie de mes séjours ici. Je peux bien l’avouer maintenant, mais au moment d’acheter la maison, j’avais eu un moment d’hésitation en me disant que ce «marginal», dont personne ne savait rien, présentait peut-être un risque, et au départ, j’étais plutôt méfiant vis-à-vis de lui, c’est vrai. A chacun de mes passages, inmanquablement, je le voyais arpenter la plage, à l’aube, avec son vieux seau, pour ramasser des coques. Je le voyais aussi faire la traversée jusqu’au phare dans sa minuscule barque, et bien

souvent, moi aussi, j'ai eu des sueurs froides en le voyant se faire balloter par la houle. Mais jusqu'à récemment, je n'avais jamais eu de contact avec lui. L'été dernier seulement, je m'étais mis en tête de réparer ma clôture et très vite, le piètre bricoleur que je suis s'est rendu compte du pétrin dans lequel il s'était mis. Et il est apparu derrière moi, sans un mot, a ramassé quelques outils et simplement par le geste et par le regard, a fait de moi un ouvrier potable ! Nous avons sacrément bien travaillé ce jour-là, et une fois terminé, il a tourné les talons, sans demander son reste. Je suis resté bouche bée, je l'ai rattrapé pour le remercier mais j'ai vite compris qu'il était encore plus gêné que moi par cette situation. Dans les temps qui ont suivi, je lui ai donné quelques vêtements, des couvertures... je n'ai jamais pu faire plus, ni engager la moindre conversation avec lui. C'était ça Paulo, un type omniprésent et insaisissable. Profondément gentil, seul et satisfait de l'être. Il y a tellement de gens qui font les choses dans l'espoir d'un gain, d'un profit. Je crois que Paulo ne pouvait pas s'empêcher d'aider, tout simplement.

– Quel beau témoignage, merci Jacques. M. Kervadec, vous êtes un peu la mémoire du village, peut-être voulez-vous participer à cet hommage ?

– Merci Mon Père... Ben moi je l'ai vu arriver Paulo. C'était un peu après la guerre, et elle lui avait pris toute sa famille. Il est arrivé là comme gardien de phare, de l'ancien phare je veux dire, avant qu'ils en construisent un nouveau tout en béton. Il parlait pas beaucoup déjà, il se disait qu'il était bègue ou quelque chose comme ça. M'enfin, ça l'a pas empêché de séduire la fille du vieux Morvan, l'ancien maire. En ce temps-là, on pouvait pas trop s'afficher au grand jour, mais on savait tous ce qu'il se passait, et on les voyait parfois traverser, à la tombée de la nuit ou à l'aube, le bras de mer qui nous sépare de l'ancien phare. Ça a duré plusieurs mois comme ça, et puis un jour il y a eu un drame. On a retrouvé la barque, retournée, coincée dans les rochers, et Paulo, en sang, le visage bien amoché par les récifs. La petite, elle, on l'a jamais retrouvée. Le vieux Morvan s'en est jamais remis. Oh, je crois qu'il en a jamais voulu à Paulo ; on sait tous, ici, que l'océan prend parfois son dû. Mais il a dépéri, et il est mort de chagrin en quelques mois. Paulo aussi, ça l'a désespéré. Il s'en voulait, forcément. Alors il s'est coupé du monde, encore plus qu'avant je veux dire. Ils construisaient déjà le nouveau phare à cette époque, et plus personne ne s'intéressait à l'ancien alors il y est resté, tout seul. Je crois qu'entre son chagrin et sa culpabilité, il a jamais plus su comment se comporter avec les gens. Je crois aussi que s'il est resté toutes ces années au phare, c'est parce qu'il savait qu'un jour, l'océan viendrait le prendre lui aussi. Alors du coup, moi, je suis pas triste aujourd'hui, parce qu'il aurait pas pu partir de façon plus juste.

– Et bien, Monsieur Kervadec, je crois qu'on n'aurait pas pu mieux conclure cette cérémonie... Merci de nous avoir raconté cette poignante histoire, elle nous rappelle à tous que dans le désespoir, il reste possible de faire le bien. Paul l'a démontré tout au long de son existence parmi nous et je crois que, chacun, nous avons à apprendre de ce bel exemple. Merci à tous de vous être réunis pour un dernier adieu ; il est temps, maintenant, de laisser Paul à sa dernière demeure.»

Un cœur à la mer

Danahm

Le soleil s'était levé depuis longtemps déjà et, cela va de soi, il a raté son réveil. Je ne me souviens pas l'avoir jamais vu se lever d'ailleurs, je parle de Paulo, parce que le soleil et son lever ou son coucher, c'est une routine pour moi. J'aime la routine même si je peste quand d'un jour à l'autre rien ne change, c'est histoire de parler.

Quand le Paulo l'accoste pour la première fois, elle y met le holà. Je sais, c'est abrupt comme transition, mais bon, c'est comme ça que je l'ai vécu et c'est comme ça que je vous le rapporte. Non mais, c'est vrai quoi ? Ça se fait pas de saluer la belle comme s'ils étaient cul et chemise depuis la maternelle. Mais Paulo, il était comme ça, quand ça lui montait au cœur il fallait qu'il y aille tout de bon sinon, comme il dit, « ça rouille dedans ».

Il a de sacrées expressions, le Paulo, qui vont bien avec sa carrure désarticulée d'épouvantail. Je ne vous parle pas de l'épouvantail aux corbeaux, non, même s'il peut paraître aussi effrayant, non pas lui, je veux dire celui qui marche avec Dorothy dans le Magicien d'Oz. La première fois que je l'ai vu avec son seau à la main, j'ai bien cru qu'il y portait son cerveau en attendant qu'un chirurgien le lui remette en place. Je sais, je suis con parfois, mais bon, on ne se refait plus à mon âge.

Quand il l'accoste pour la seconde fois, elle le regarde de haut en bas et se demande ce qu'il peut bien lui vouloir ce Quasimodo sans bosse. La veille elle avait rit avec moi et d'autres du grand gamin. Je lui avais rétorqué qu'il était loin d'être niais et que si elle l'avait repoussé c'était juste parce qu'il ne correspondait pas à ses standards de beauté. Elle m'a presque hurlé à la face que c'était faux, qu'elle n'était pas le genre à s'amouracher des apollons, que la beauté, la vraie, elle est à l'intérieur, que même si elle, elle l'avait à l'extérieur, ça voulait rien dire, que c'était mal la juger et que d'abord j'avais aucun droit de la juger. Le discours habituel, quoi, qui ne demande qu'à être cru mais auquel on y croit pas vraiment.

La routine à Paulo, c'est de penser à l'océan en lui tournant le dos. Il est comme ça, le Paulo, et son seau il ne lui sert à rien, c'est juste pour que les autres ne se demandent pas trop ce qu'il fout là, à marcher de long en large sur la plage tout le jour durant. Il m'a dit un jour : « Les gens, ce qui les effraie, c'est pas que j'ai l'air méchant, c'est que je pourrais l'être, alors je leur invente une occupation pour qu'ils croient que si je fais ça qu'est pas bien méchant, alors je peux pas faire autre chose qui pourrait l'être. Ça m'occupe qu'ils disent. » Je vous l'avais dit, le Paulo, il cache pas un trou sous son chapeau, mais bon, ça, ça se devine dès qu'il vous a décoché un mot. Il faut juste lui laisser le temps de le sortir avant de baisser le rideau. La belle, je m'y attendais, la seconde fois, elle a pas tenu longtemps après l'accostage, elle l'a toisé, n'a rien vu derrière la caricature et s'en est allée.

Le soir même, j'ai dîné avec elle. La belle avait de la cervelle, mais bon, elle n'échappait pas au stéréotype commun, « moi d'abord les autres ensuite ». Elle était fin énervée que je la juge sans savoir et je la comprenais, mais elle ne comprenait pas que je puisse la comprendre. C'est vrai quoi, y avait pas moyen que je comprenne puisque je n'étais pas elle et qu'elle, elle était différente, pas comme les autres. Je lui ai alors demandé si elle comprenait Paulo. « Oh lui, franchement y a rien à comprendre, il est trop différent. » Je lui ai alors chanté la chanson d'Arnold et Willy : « Les apparences et les préférences ont peu d'importances, acceptons nos différences. » ça l'a pas clouée, vous pensez bien, elle avait son opinion toute prête : « Bien sûr que ça a de l'importance sinon comment veux-tu qu'on choisisse ? » J'ai pas su répondre tout de suite, mais après deux ou trois verres de vins, ça m'est venu, comme ça : « Si tu t'arrêtes à la surface, tu risques pas de voir la beauté intérieure. » J'ai eu droit au verre d'eau dans la face et ça m'a fait un bien fou parce que je bois toujours un peu trop quand je suis avec une belle fille.

Quand il l'accoste pour la troisième fois, elle lui sourit. Alors il lui parle de l'océan derrière, de la terre devant, du ciel en haut et de la vie tout autour. « Et dessous ? demande-t-elle, alors, et dessous il y a quoi ? » Il sourit à son tour et ça lui fait comme un arc-ciel dans la figure. Elle lui prend le bras et ils s'en vont, loin, très loin de moi. Du coup, je ne saurai pas vous dire ce que Paulo croit qu'il y a en-dessous de tout ça.

Vacance *Marie-Claire*

Les premiers à le rencontrer sur la côte vendéenne furent les petits fils de Madame Leroy. Louis et Jules longeaient la plage tout joyeux : ils revenaient d'un concert donné à l'auberge de jeunesse. Soirée inoubliable : une petite fumette, des caresses furtives, quelques baisers et cette musique jazzy un peu désuète les avaient envoûtés. Ils n'étaient pas peu fiers en prise à de nouvelles émotions !

Louis a heurté du pied un paquet déposé sur la plage et failli s'écrouler sur lui. Le paquet a bougé, grommelé et la tête de Paulo leur est apparue de sous la couverture. Tordue, grimaçante, démesurée, sans âge. D'un coup leur assurance de jeunes mâles en formation s'est effondrée. C'est un personnage hideux de leur lecture d'enfance qui était incarné là : Quasimodo, le monstre de la cathédrale, sorti tout droit de la Cour des Miracles et de l'imaginaire de Hugo.

Ils sont rentrés dans la demeure familiale, essoufflés et encore tremblants.

« Que fait la mairie ? on n'est plus en sécurité ma parole ! on devrait pas laisser des gens comme ça squatter la plage !

– P'tain alors, fait peur ce con ! »

Paulo s'est vite rendormi la tête dans les étoiles.

Aux Sables, la vie des vacanciers suit un rituel paisible : marché aux poissons, repas pris ensemble, sieste pour petits et grands et... vite, la plage.

Quand Paulo vit arriver tout ce joli monde, une immense joie l'envahit. Il y avait si longtemps qu'il n'avait pas côtoyé d'enfants. En se dandinant, il s'approche de la construction de sable, prend la pelle d'une fillette et creuse à son tour une tranchée que la mer comblera à marée haute. Interdits, les enfants laissent faire. Soudain Tom s'écrie ravi : « C'est un maxi-monstre ! on va jouer ! »

Et aussitôt l'un s'agrippe sur son dos, l'autre lui tire les cheveux. Deux petites filles lui tapent frénétiquement le ventre de leur pelle rose.

« Je suis le roi des maxi-monstre, tu dois m'obéir, lève-toi. »

On le pousse un peu pour qu'il s'exécute, en vain !

« Montre tes griffes et tes doigts fourchus , tu fais pas peur, hein ! »

Et les enfants d'entamer une danse diabolique autour de lui en poussant des hurlements. Paulo se protège comme il peut de leurs petites mains agressives et de leurs pieds fluets qui le bousculent.

Bientôt les parents alertés par l'agitation inhabituelle de leurs bambins, dispersent le groupe. Chacun regagne son parasol et sa serviette sans un regard pour celui qui se recroqueville sur le sable.

Hier, Paulo est allé s'asseoir au parc. Là, pas d'agitation. Une vieille dame sur le banc voisin lit un magazine. Distraitement, semble-t-il, car elle ne cesse de jeter des regards courroucés sur l'intrus. Non, décidément cette vue l'importune ! Elle rejoint vite d'autres commères pour raconter l'événement invraisemblable : un bossu difforme, hagard, sans doute idiot, dans notre espace de verdure ! On aura tout vu !

« De notre temps, un enfant mal formé, on le laissait pas vivre ! un coup d'œil à l'accoucheuse et c'est à peine si on avait entendu son cri. Dame, on avait assez à faire sans s'encombrer d'une bouche inutile. C'est dur à dire, mais c'est la vérité. Et tout le monde s'en portait mieux !

– Et croyez-vous que c'est un spectacle pour les petits ? de quoi leur donner des cauchemars la nuit ! »

Paulo s'assoupit sur son banc en écoutant le piaillage des oiseaux.

Les autorités compétentes de la ville, mises au courant de la présence de ce phénomène dans leur bonne cité, ont enfin réagi. Paulo est introduit dans un bureau et invité à décliner son identité, son adresse, sa profession, ses antécédents, ses problèmes – car il en a, n'est-ce pas, ce petit monsieur ?

La secrétaire du CCAS chargée d'instruire le dossier est une jeune femme douce et patiente qui sait se mettre au service des personnes fragiles. Mais devant Paulo, elle craque.

« D'où il sort celui-là ? Impossible de lui tirer un mot ! »

Sa collègue de café la réconforte et lui suggère d'alerter les services de santé.

Paulo attend. Il remarque que la belle dame tripote de plus en plus nerveusement son crayon et soupire chaque fois qu'elle raccroche le téléphone. Enfin elle le reconduit à la porte.

« Vous comprenez Monsieur, c'est la période des vacances, déjà qu'ils manquent de personnel ! Y'a pas de place. Revenez plus tard. »

Paulo a retrouvé son coin de plage, s'est nourri des produits de sa pêche et a raflé quelques restes dans les poubelles. Il attend que la mer monte.

« Y'a pas de place pour toi Paulo ! »

Paulo à la plage

Christiane

Salut ! Je m'appelle Paulo. On peut pas s'appeler Paulo avec une tronche pareille, n'est-ce-pas ? C'est ce que vous êtes en train de vous dire je parie ! Pourtant, comme prénom c'est simple, français, sympa, non ? Tout le monde s'y retrouve mais personne n'y croit, j'en ai bien peur. Peur... Ouais, c'est le premier sentiment que j'inspire à ceux qui me voient pour la première fois. Puis arrive rapidement le dégoût et parfois la pitié.

Là, j'entends aussi vos réflexions internes : comment s'y est-on pris pour procréer un être aussi vilain ? Qui a pu engendrer un monstre pareil ? Ma mère, je l'ai pas connue. Mon père a toujours fait tout un mystère sur le sujet. Rapidement, j'ai compris qu'il fallait pas insister. Je le voyais triste mon père. Mais pas que triste. Souvent, je lui trouvais l'air sonné, anéanti, hébété. J'ai même eu la sensation qu'il ne pouvait plus supporter la vue que je lui offrais quotidiennement. Alors, je suis parti.

Lui aussi. On s'en est allés chacun de notre côté, pour oublier. Après beaucoup de pérégrinations j'ai posé mon maigre bagage dans un petit village de pêcheurs sur le littoral français du nord. Là, j'ai appris à parler, à lire, à vivre... enfin un peu.

C'est vrai que j'ai énormément grandi. J'ai beaucoup de mal à trouver des vêtements à ma taille. Même pour le chapeau, j'ai galéré ! Heureusement, pour les chaussures, comme je suis la plupart du temps sur le sable de la plage ou dans l'eau, je m'en passe, ce qui me permet d'économiser les croquenots que je porte pour aller au village ou l'hiver quand le froid et la neige font leur apparition.

Ma passion, c'est la pêche. J'y passe mes journées. Après, je vends ce que je ne consomme pas. Cela me permet de rester indépendant.

Celui qui m'a pris en photo, c'est mon pote Pierrot celui qu'a la barcasse avec laquelle lui et moi on va pêcher en mer. Ce jour-là, il m'a trouvé croquignolet avec mon seau, alors il a voulu me tirer le portrait. Qu'est-ce qu'on a ri ! C'est vrai que j'étais interloqué quand je l'ai vu avec son appareil dans la main. Quand il m'a montré la photo, là, j'ai pas rigolé, je me suis reculé d'un coup. J'ai jamais voulu croire que c'était moi tellement je suis laid. Je me suis même fait peur. Un monstre qui a peur, c'est le monde à l'envers vous me direz.

Je cause, je cause, je dois vous saouler non ?

Tiens, v'là le facteur. Bizarre, il ralentit devant ma mesure. Il cherche désespérément la boîte à lettres ! J'en ai pas, je reçois jamais de courrier. D'habitude, quand il m'aperçoit le Riri (c'est son surnom), il fait fissa croyez-moi ! Mais là, aujourd'hui, il peut pas faire autrement que de me tendre la lettre et donc de s'approcher de moi.

J'ai jamais eu l'occasion d'avoir dans les mains une enveloppe, me v'là tout intimidé et balourd. Manquerait plus qu'avec mes gros doigts, j'arrive pas à l'ouvrir. Je la

tourne, et la retourne tout en regardant Riri qui s'enfuit littéralement en pédalant comme un malade.

Je lis sur l'enveloppe : Monsieur Paulo FRA...C'est quoi ce nom à coucher dehors ? Faut que je m'y reprenne plusieurs fois pour décrypter Paulo FRANK...

Ouf, v'là Pierrot.

« Eh ! Pierrot, c'est quoi le nom là, sur l'enveloppe ? »

Pierrot chausse ses bésicles et lit à haute voix : « Monsieur Paulo FRANKESTEIN...

– ?

– C'est toi ? demande Pierrot

– Oui, c'est bien moi. C'est peut-être mon père qui se souvient de moi... »

Vivre est douleur

Roseline

C'est la mort (nécessaire à la vie qu'ils disent) que je transporte toujours avec moi. Pas drôle du tout de se sentir contraint à transporter un seau sale, rempli des déchets humains. Pourtant, je me lave, mais tout le monde s'écarte de moi comme si j'avais la peste. Même ceux que je connais pas. Et aussi ceux qui me connaissent pas.

Hier, j'ai eu peur. Parce que je suis pas fort et je fais peur. Parce que je suis laid. Je marchais sur la plage déserte. Mon seau pesait lourd et le soleil éclairait les étrons qui bougeaient comme des poissons. Je souriais. C'était beau.

Puis soudain deux gosses de 13 ou 14 ans sont arrivés se tenant par la main et j'ai chanté, dans moi, un moment de Piaf. Alors, ils sont venus sur moi et m'ont dit : « c'est quoi, ton seau ? Y a quoi dedans ? »

J'ai voulu leur montrer. Alors ils ont ri, se sont reculés et la fille, si jolie, s'est bouché le nez. Le garçon l'a regardée, puis dans un rire comme les hommes qui ont bu, il a sauté vers moi, a envoyé un coup de pied dans le seau qui s'est répandu sur moi et sur le sol.

J'avais peur, peur, peur. Je savais plus que faire. Je voulais crier et rien sortait. Peur. Et ils riaient...

Alors, j'ai eu mal de leur rire et j'ai pris du sable dans la main et je leur ai envoyé au visage, plein de la merde des patrons. La fille a hurlé, le garçon s'est précipité vers elle et ... Eh ! Ben, je suis parti avec mon seau vide. J'ai rien dit aux patrons. Mais j'ai encore peur.

Le visage du mal

Danahm

Le bourbon de la veille fait encore des ravages dans sa cervelle. Ses collègues, autour, au ralenti, passent devant lui, s'arrêtent un instant pour lui serrer la main ou se planter là, une tasse à café pendue à un doigt et ne disant rien. Gros plan sur des lèvres mouillées de jus noir, bribes de phrases dans le micro ouaté, mouvement rapide de la caméra vers la droite, le capitaine crie quelque chose en ouvrant la porte vitrée de son bureau, autre mouvement de caméra, traveling panoramique et gros plans combinés de visages rieurs, interrogateurs, compatissants, rassurants. Longue pause de deux secondes sur l'ami qui opine de la tête pour avertir qu'il doit y aller voir avant que le boss ne se fâche et puis fondu enchaîné sur une pièce exiguë au milieu de laquelle trône un bureau qui craque sous le poids d'une montagne de dossiers.

Arrêt sur image rapide, presque subliminal : sur le mur, au milieu d'une demi-douzaine d'autres photos, celle d'un type sur la plage avec un seau dans la main gauche, l'autre à plat sur le torse, un chapeau de type mexicain, une salopette, un pull de marin et un masque gris-blanc en guise de visage.

Surimpression fugitive du masque sur le visage vert de Gorby qui apparaît alors s'essuyant le front ruisselant de sueur.

« Écoutez capitaine, je vous jure que c'était un accident, le mec a déboulé devant moi alors que je visais l'agresseur.

– Le témoin affirme qu'il n'avait pas d'arme, et que le type que vous avez flingué l'a juste protégé.

– Mais il allait buter la gamine.

– La gamine, quelle gamine ? Y avait que vous trois dans le bar en dehors du barman, le témoin justement.

– C'est une planque à fesses, capitaine, la fille est une pute, elle m'a hurlé que le mec la voulait contre son gré.

– Tu m'en diras tant ! Depuis quand tu joues ta peau pour une pute ?

– Un réflex, capitaine, un pur réflex, il était prêt à la suriner alors j'ai réagi, c'est tout.

– Et t'as buté le fils d'un ponte de la ville.

– Un accident, capitaine, la fille pourra le dire.

– Y a jamais eu de fille, lieutenant.

– Ils ont du la fourguer à un autre clandé, c'est sûr.

– J'veux bien te croire, Gorby. J'te connais depuis trop longtemps pour ça, mais j'ai les mains liées. Je suis obligé de te virer pour calmer le sheriff et ses potes de la haute.

- Mais c’est pas juste capitaine, j’ai fait mon boulot.
- Sois content qu’on n’aie pas mis l’inspection des services sur ton dos, il doit y avoir un truc louche là-derrrière, sinon t’étais bon pour la chaise.»

Gros plan sur le regard du capitaine qui désigne rapidement quelqu’un derrière la baie vitrée du bureau. Plan américain sur un type en imper noir et chapeau mou de la même couleur. Retour sur le visage de Gorby qui baisse les yeux en signe de compréhension. Le capitaine gueule un gros coup, histoire que tout le monde entende. Il ordonne à Gorby de rendre son flingue et son badge. Gorby s’exécute. Le capitaine, derrière son bureau et allant d’un bout à l’autre de la pièce tout le long de l’échange, s’approche de Gorby et lui sert la main avant d’ouvrir la porte et de le pousser dehors.

Fondu. La rue devant le bureau de police, il pleut sur un vieux chapeau mou marron, la caméra suit les gouttes qui tombent sur un bout de papier :« Affaire sérieuse, retrouve-moi ce soir au McGuinty, 9h, fais gaffe ! »

Flash arrière, la main du capitaine quitte celle de Gorby, un bout de papier blanc dépasse, la main disparaît rapidement dans la poche d’un vieil imper froissé de couleur beige ou brun délavé.

Retour sur la rue, Gorby visse son chapeau un peu plus sur la tête, hausse les épaules et traverse la rue en courant. Il s’arrête un instant devant une Plymouth Gran Fury noire à bandes blanches, se retourne puis jette un œil sur la fenêtre du troisième. Le store vénitien en ferraille jaunâtre tombe sur la silhouette du type en imper noir qui devait être là en surveillance. La Plymouth démarre et disparaît au bout de la rue.

Le soir, un cul de sac, une vieille enseigne au néon épiléptique qui tranche sur le vert sale de la façade de grosses lettres formant le nom McGuinty. Derrière le verre dépoli de la porte en bois et fer forgé un vieux jazz transpire. Gorby ouvre la porte sur une bouffée de chaleur qui encre d’un gris-bleu les traits obliques de la pluie qui tombe dehors. La salle est à l’image des pubs irlandais originaux, du bois brun et noir partout, un comptoir colossal devant lequel s’accroche des tabourets vissés au sol, des poutres de chaque côtés encadrent le bar et donnent à l’ensemble un air de chalet ouvert et étroit à la fois. Le barman astique une choppe en bavardant avec un poivrot devant lui, le seul à cet instant au zinc. La caméra tourne à gauche, une demi-douzaine de tables se distribuent l’espace assez équitablement autour de quatre poutres soutenant un plafond en bois noir et nu. Le seul éclairage vient de huit lampes accrochées en réverbère autour des poutres. Le pub est quasi désert. Outre le poivrot au zinc il y a deux couples qui sirotent en silence qui une Guinness qui un whisky, deux gars l’un tout près de l’entrée, l’autre à l’opposé, le premier, un grand type costaud avec un chapeau qui lui mange tout le visage, grignote en silence des cacahuètes devant une choppe vide, le second au fond, l’air nerveux, tripote un verre de whiskey déjà bien entamé. La caméra se braque sur lui, c’est le capitaine. Gorby va s’asseoir à sa table en silence.

- « Soir fils
- Soir patron
- J’t’offre un verre ?
- C’est pas d’refus.

- Hep ! James ! Un whiskey !
- Ça marche !
- Ça va patron ?
- Ouaip... La routine.
- Merci James.
- Goutte-moi ce nectar, je le fais venir exprès du pays.
- Pas mal, ça change de la pisse d'ici.
- Écoute, fils, faut qu'on cause.
- De l'embrouille de ce matin ?
- Ouais ! J'te crois sur parole mais j'ai pas le choix.
- Je sais patron, cette ville est pourrie.
- Fais gaffe à toi, fils, je suis dans le collimateur et j'voudrais pas que t'y sois aussi.
- Mais c'est moi qu'ai flingué ce morveux !
- Le problème est pas là, fils, t'as mis le nez où y fallait pas, comme moi.
- Quoi, y a autre chose derrière le bar à pute.
- Une couverture, ça, mais faut pas que j t'en parle. Écoute, fils, j t'aime bien, alors je vais te donner un conseil.
- Y a un problème ?
- T'occupe... Je veux que tu quittes la ville. T'as du talent et la trempe qu'il faut pour être un bon flic, mais ici, c'est le Mal qui fait la loi.
- Raison de plus pour rester, patron.
- Non fils, le Mal en question est contagieux, t'y pourras rien faire et j'veux pas de ça pour toi. Y a d'autres villes ailleurs qui te méritent mieux.
- J'comprends rien patron, vous m'faites flipper là.
- Écoute mon conseil, c'est tout, c'est pour ton bien.
- Mais...
- Attends-moi ici, j'ai quelque chose à t'filer.»

Le capitaine se lève et va vers une porte dérobée au bout du comptoir qui ouvre sur des toilettes. La caméra suit le capitaine puis la porte des WC se ferme sur le visage de Gorby qui s'éclaire sous un regard noir de soucis. Sa main tremble au contact du verre qu'elle plaque sur la table comme pour l'empêcher de monter jusqu'à ses lèvres. Le verre résiste, mais il monte tout de même et déverse son contenu dans la gorge de Gorby qui suffoque soudainement en entendant un cri affreux provenant des toilettes. Sa main lâche le verre qui se brise sur le sol carrelé de gris, il s'accroche à la table comme pour prendre son élan et s'élance vers la porte dérobée.

La caméra le suit puis le dépasse en passant presque à travers la porte et s'arrête sur un corps gisant, la tête enfoncée dans un seau en métal lui-même coincé dans la cuvette d'un des WC. Rapide mouvement vers le haut, une vaste lucarne ouverte dont la fenêtre bouge encore sous l'effet du vent qui provient du dehors. Gorby s'y précipite, s'y engouffre tombe dans l'arrière cours, s'élance vers la lumière du parking devant et s'arrête, essoufflé, devant les feux arrière d'une Ford qui s'éloigne à toute allure. Il se reprend, saute dans sa voiture, tente de démarrer, mais rien à faire, la Plymouth grogne, grince mais ne bouge pas d'un pouce. Gorby frappe de ses deux mains sur le volant, mais sa rage est inutile et il le sait bien. Il retourne rapidement

près du capitaine.

Le barman est là avec, derrière lui les deux couples de tout à l'heure, mais le type seul devant sa bière ainsi que le poivrot du comptoir ont disparu. Gorby écarte les badauds, va vers le corps du capitaine, toujours dans la même position, l'allonge sur le carrelage blanc et rouge et retire avec précaution le seau dessus sa tête. Une étrange substance verte et gluante s'en déverse au fur et à mesure qu'il le retire. Cela sent le moisi et l'iode à la fois.

« On dirait des algues !

– Quoi ?

– On dirait des algues, répète le barman qui était resté derrière.

– Des algues ?

– Ben oui, l'océan n'est pas loin et je vais parfois sur la côte. J'en ai vu sur la grève, c'est tout poisseux mais ça ne colle pas.

– Je veux bien te croire, James, mais qu'est-ce que ça fout là ?

– Oh ça ! Je n'en sais rien, c'est toi le flic, pas moi.

– Ouaip, c'est moi le flic...

– On fait quoi ?

– Appelle les flics.

– Mais t'es là, toi.

– Oui, je suis là, mais appelle-les quand-même et dis pas que j'étais là.

– ...

– Tu veux ma photo ou quoi, allez, vas-y ! »

Aussitôt le barman hors de vue, Gorby ferme la porte et revient vers le corps. Il fouille sa veste et son pantalon et finit par trouver une photo entre la chemise et le maillot de corps. Dessus, un type difforme, un seau à la main gauche, l'autre à plat sur le torse, pose maladroitement l'air de dire au photographe qu'il se trompe peut-être de sujet. Au verso ces mots : « Paulo, nettoyeur. »

Fondu. Plan large sur une route au bord de l'océan, traveling sur la falaise qui va en s'abîmant sur une plage de sable gris blanc. De lourds nuages au loin s'amoncellent, la pluie tombe, la caméra poursuit les gouttes qui éclatent sur le pare-brise d'une Plymouth Gran Fury. Contre champ, vision de l'arrière de la Plymouth puis la caméra entre dans l'habitacle et termine avec un gros plan sur le visage dur et volontaire de Gorby.

La Palmyre, été 2011

Didier

Avec Viviane on s'est rencontrés au bal du 14 juillet, à Bénodet, en 1996, pendant nos vacances, y a quinze ans. Et cet été on a fêté nos dix ans de mariage, et les huit ans de not' fiston, Paulo. L'occasion de rencontrer enfin toute la famille...

Il est grand pour son âge, ouais, tout le monde nous l'a dit. Surtout mon frère. Il lui avait acheté une salopette, mais il avait jamais vu not' Paulo avant. Il avait pris du 10 ans chez «Bon pied bon œil» à Paris, pensant que ça lui ferait plusieurs saisons. Tu parles ! Forcément, quand il a vu Paulo, il était scié. Heureusement Casto c'est ouvert le dimanche matin, alors mon frère a pu lui offrir quand même une salopette à sa taille.

C'est pareil pour Ginette, la belle fille à Jean-Yves, le demi frère de Viviane, elle connaissait pas Paulo. Elle lui avait acheté des jeux de plage pour son âge, des trucs en plastoc. On l'a emmenée avec nous chez Casto et elle a trouvé tout ce qui faut au rayon maçonnerie. Et elle a pas lésiné ! Je peux te dire que Paulo il adore. Faut le voir à marée basse, remonter son seau de 30 litres, plein d'eau de mer, comme si c'était de la chantilly ! Il joue plus qu'avec ça sur la plage. Mais par contre on a dû lui supprimer la bétonneuse... On avait des réflexions.

Du coup, justement, il a voulu qu'on l'inscrive au concours des châteaux de sable.

Mais d'abord, faut te dire que cette année, on n'est pas retournés à Bénodet. Non. Pace qu'à chaque fois, là bas, y a les Deleau, des voisins de cabine, avec leur fille. Et franchement cette gamine elle a une mauvaise influence sur Paulo. Elle l'entraîne à jouer dans les dunes et après elle se plaint qu'il est trop collant. L'an passé ses parents sont même allés à la gendarmerie pour déposer plainte ! De quoi je me mêle !

Du coup cette année on est à La Palmyre, chez Tata Nicole. C'est chez elle qu'on a fait les anniversaires. La plage est formidable, bien plus grande, et y a plein de jeux pour les gamins. C'est bien organisé. On a donc inscrit Paulo, je disais, pour le concours des châteaux de sable. Il a eu une idée géniale mon Paulo. Y va faire un bunker ! Comme quoi c'est le soixante septième anniversaire du débarquement et tout ! Il a entendu ça à la télé. Un clin d'œil à l'Histoire, le petit malin ! Je suis sûr qu'il va le gagner le concours avec ça !

Tata Nicole elle a dit comme ça qu'on l'a pas raté not' Paulo. Remarque, elle avait un drôle d'air en disant ça. Je crois qu'elle est jalouse. En fait. Elle est restée vieille fille et je suis sûr que ça lui fait mal de pas avoir eu de môme, malgré qu'elle dise qu'en voyant Paulo elle regrette plus du tout...

C'est vrai qu'avec lui on n'a pas le temps de penser à ses soucis ni rien. Tout le monde nous l'a dit. Quel phénomène ! Avec ces conneries il a éclaté tout le monde à l'anniversaire. Le plus marrant c'était peut être quand il a jeté le chat dans le plat

de spaghetti, ou alors quand il a sauté à pieds joints dans la mousse au chocolat.

Du coup, tiens, ça me fait penser au trampoline qu'il a crevé sur l'aire de jeu du « Paradis des enfants », à la plage. Y sont chiés quand même ! Il faut sans arrêt montrer notre livret de famille pour prouver qu'il a huit ans ! Pour les assurances... D'ailleurs Viviane, maintenant, elle l'a toujours sur elle, dans la sacoche de son fauteuil roulant. La pauvre. Ben oui. Je t'ai pas dit. C'est depuis l'accouchement. Le petit était trop gros. Ben oui, c'est pour ça. Surtout la tête... Pis faut dire qu'à cinquante sept ans le corps réagit plus pareil non plus. Enfin bref. Pauvre gamin aussi, peut jamais s'amuser tranquille. Tout le monde lui cherche des noises...

C'est comme ce concours de châteaux de sable. Je sens que ça va mal finir. Le jury vient de faire son tour d'inspection et il est question de l'éliminer parce qu'on doit pas mettre de ciment. Y sont marrants quand même !... Comment veux-tu qui tiennent les ferrailles si on met pas d'ciment ? « C'est dans le règlement » j'entendais qui disaient. « Que du sable. Rien que du sable et de l'eau. » J'en ai même entendu une qui chuchotait à sa voisine « Et en plus il est moche ! ». C'est sûr que tout le monde peut pas aimer les bunkers.

Paulo et la montre magique

Mara

Il se dandinait sur la plage toujours à l'aube quand personne encore n'était réveillé. Avec un seau et une petite pelle il fouillait le sable à la recherche d'objets perdus par les vacanciers. Une tâche ardue et ingrate qu'il exécutait machinalement comme un automate dont on aurait remonté le mécanisme chaque matin.

Il ne se plaignait jamais. D'ailleurs personne n'aurait compris ce qui sortait de sa bouche puisqu'elle était scellée dans un rictus grotesque et son visage entier figurait la caricature effroyable d'une gargouille mal taillée. Sculpté par dame nature dans une forme indistincte, il était très grand avec des épaules trop larges, penchait étrangement vers la gauche et la structure entière de son squelette menaçait de s'écrouler à chacun de ses pas. Il avançait donc d'un mouvement mesuré, comptant les gestes et domptant l'équilibre instable à chaque déplacement. Affublé d'un chapeau de paille qui recouvrait son crâne imberbe, d'un bleu délavé et d'un t-shirt marin dont il ne se séparait jamais, il fouissait le sol plié en deux. Incapable de se relever s'il venait à tomber il avait opté pour cette position très inconfortable qui ne le mettait pas à l'abri des gamins du quartier qui s'amusaient régulièrement à lui botter le derrière.

Ce matin là il avançait dans la tranquillité d'un jour de rentrée, un maigre magot dans le seau. Il vit à deux pas de lui un éclat lumineux que reflétait un élément brillant affleurant à la surface. Il s'en approcha en claudiquant et s'en empara dans un mouvement rapide. Il admira de ses yeux vitreux la facture de l'objet qu'il tenait en main. C'était une superbe montre à gousset dont le couvercle finement ciselé et la chaîne ouvragée qui pendait de l'anneau semblaient avoir été façonnés par le meilleur des orfèvres. En se redressant, il entendit derrière lui une voix douce et féminine.

« Qui es-tu ? »

Il fit un tour sur lui dans un mouvement un peu trop brusque qui manqua de le faire tomber et ne vit personne.

« Qui es-tu ? » reprit la voix

Le pauvre homme qui ne pouvait pas parler cria très fort en lui-même, espérant que la voix l'entendrait.

« Je suis Paulo.

– Quel joli nom ! Moi je suis l'esprit de la montre. Dis-moi Paulo, que désires-tu le plus au monde ? »

Surpris par la question, il resta muet.

« Parce que tu m'as sortie de l'eau je peux exaucer un vœu, aussi, réfléchis bien ! Que désires-tu le plus au fond de toi ? »

Paulo ne comprenait pas bien où voulait en venir l'esprit de la montre mais savait depuis longtemps ce qu'il voulait.

« Je veux être beau

– Est-ce bien ce que tu veux ?

– Oui

– Tu n’as droit qu’à un seul vœu et celui-ci ne durera qu’une journée. Porte la montre sur toi et quand il sera minuit elle sonnera. Tu devras alors retourner te coucher.

– D’accord

– Très bien, alors tu seras beau et tout ce que tu toucheras sera beau. Mais il y a quand même une condition. Pendant cette journée tu devras rester chez toi, ne sors pas, en aucune manière. Tu as compris ?

– Oui

– Rentre chez toi, dors et demain matin ton vœu sera exaucé !»

Le pauvre homme détala aussi vite qu’il put, son précieux butin au fond d’une de ses poches. Il croisa des villageois qui se moquèrent de lui et de son déhanchement grotesque et pour la première fois il n’en ressentit aucune colère. Il continua sur sa lancée et rejoignit son cabanon planté au sommet d’une petite colline à l’écart du village. Il déposa la montre, tel un trophée, sur le manteau bancal de la cheminée et alla se coucher sur son petit lit métallique. Il dormit toute la journée et toute la nuit suivante d’un sommeil rempli de rêves merveilleux. Le lendemain matin, il se réveilla à l’aube, comme tous les jours, alla chercher un vieux miroir qu’il avait caché depuis longtemps et retira le tissu qui le recouvrait. Ce qu’il vit dépassa toutes ses espérances et son cœur se mit à battre si fort dans sa poitrine qui lui semblait qu’il allait éclater. Droit comme un i, il se mira de la tête aux pieds pendant plusieurs longues minutes puis se mit à marcher de long en large dans la minuscule pièce. Il ne claudiquait plus. Fier de son nouveau corps il sortit des vêtements qu’il gardait prisonniers dans un vieux coffre et s’en revêtit. Les vieilles fripes se changèrent en un superbe costume taillé pour lui dans le plus beau des tissus. Il attrapa son chapeau de paille qui devint en un instant un parfait couvre-chef coupé dans le meilleur feutre. L’esprit de la montre n’avait pas menti.

Il s’approcha de la table lovée sous l’unique fenêtre et observa le bric-à-brac d’objets hétéroclites ramassés sur la plage. Il commença à les toucher et à les assembler sous l’effet d’une soudaine inspiration créatrice. Ceux-ci prirent des formes étranges et des couleurs merveilleuses, certains, même, s’animèrent. Le travail dura une bonne partie de la matinée puis Paulo, lassé de ses créations, se leva et attrapa la montre qu’il fixa au gousset de son habit. Très excité par sa métamorphose physique il avait décidé de sortir, de se montrer au monde sous sa nouvelle apparence curieux de leur réaction. Le reconnaîtraient-ils ?

N’écoutant pas la mise en garde de l’esprit de la montre, il se dirigea vers le marché au centre du village. Là toutes les personnes qui s’y trouvaient se retournèrent sur son passage, hommes, femmes, enfants et vieillards. Ils se demandaient qui pouvait être ce beau jeune homme et d’où il pouvait bien venir. Petit à petit, une troupe s’agglutina autour de lui, tous voulaient l’approcher, le toucher même. Ceux qui y arrivaient voyaient leurs colifichets se transformer en bijoux du plus bel or. Des cris de joie fusèrent dans la foule et Paulo, heureux qu’enfin on s’intéresse à lui, riait à

gorge déployée. Plus personne ne voulait le lâcher. Il reçut les meilleures invitations à dîner, les plus belles filles de la région voulaient sortir avec lui. Un producteur, qui passait ses vacances près de là, le vit et décida qu'il serait la prochaine vedette de son film.

Il reçut tant de propositions et s'amusa tellement qu'il ne vit pas passer la journée. Le jour déclina, la nuit obscure s'avança et on alluma les premières lumières. Un grand buffet fut dressé sur la plage et chacun ripailla à sa manière. Bientôt minuit arriva, il était temps de rentrer. A contrecœur, Paulo s'éloigna mais fut vite rejoint par une foule avide qui ne voulait pas le laisser partir et il la sentit s'abattre sur lui tel un essaim d'abeilles sur un pot de miel. Jeté à terre et incapable de se relever sous le poids il entendit s'égrener les douze tintements. Au dernier coup un grand cri fusa du centre de la multitude. La foule se dispersa en hurlant quand ils virent émerger le pauvre Paulo laid et bancal de sous la masse. Ce dernier tenta de les retenir en leur expliquant ce qui lui était arrivé mais aucun son ne sortit de sa bouche scellée. Il essaya de se relever mais son corps refusa de lui obéir. Il resta ainsi, seul, allongé face contre terre. Il sentit au fond de sa poche le boîtier métallique et implora l'esprit de la montre.

« S'il te plaît, esprit de la montre, aide-moi !

- Qu'as-tu fait ? Ne t'avais-je pas dit de ne pas aller au dehors ?

- Oui c'est vrai mais...

- Je t'avais donné l'inspiration et tu avais le talent. Toute cette journée tu aurais pu la passer à créer de magnifiques objets que tu aurais pu exposer et revendre. Tu aurais alors été reconnu et respecté. Tu aurais été aimé... car là était ton souhait n'est-ce pas ?

- Oui, fit-il dans un sanglot. Je t'en prie donne moi une seconde chance !

- Je ne peux rien pour toi je suis désolée. Tu n'avais droit qu'à un seul vœu et tu l'as gâché bêtement»

Paulo appela l'esprit mais celui-ci ne lui répondit plus. Il tenta vainement de se relever mais il y épuisa ses dernières forces. On retrouva le lendemain matin son corps rejeté par la marée et il fut enterré discrètement dans la fosse commune. Un mois plus tard les services de la municipalité arrivèrent pour démolir son cabanon. Un employé trouva les sculptures que Paulo avait créées et les rapporta à la mairie où on les trouva très belles. Elles furent exposées dans la galerie d'art de la ville et bientôt l'exposition connut un succès retentissant. La cabane qui n'avait pas été démolie devint un lieu de visite très couru, presque un lieu de pèlerinage. Les habitants étaient très fiers de leur enfant du pays.

Un acteur simple

Danièle

« J’ai rencontré Paul Préboist à Deauville.

– Tu dis n’importe quoi, il est décédé dans les années cinquante.

– Puisque je te dis que c’était lui !

– Tu n’aurais pas pris un petit coup de soleil sur la cabèche, toi »

Je me suis tue, il était de mauvaise foi comme souvent. Nous sommes en vacances dans le camping de la plage à Bionville-sur-Mer. Je suis un peu fatiguée des éternelles parties de pétanque et aujourd’hui, j’ai décidé d’aller explorer Deauville, j’ai pris la Kangoo et en voiture, Simone. Non pas Simone Signoret, elle n’est plus de ce monde. Je ne risquais pas de la rencontrer.

J’avais l’intention de me baguenauder dans les rues, de faire du shopping. Tant pis pour le budget de Jacquot que j’allais mettre en péril. Il me fatiguait avec ses comptes au centime près. « Un centime, c’est presque sept centimes d’avant 2002 ! ». Je sais tout ça, Jacquot, mais enfin, sois un peu plus de ton temps et un peu plus large avec les cordons de la bourse, lui aurais-je bien répondu, mais à quoi cela aurait servi ? A part son paquet de tabac, Jacquot ne faisait aucune dépense personnelle. Parfois, un petit coup avec les copains, mais tellement rarement que je me demandais comment il pouvait encore en avoir !

Me voilà arrivée, garée avec bien des difficultés, mais enfin, c’est bon ! Je me suis munie d’un plan, parce que moi, la ville m’attire comme un aimant, et en même temps, elle m’effraie. C’est sûr, en ayant passé toute ma vie dans un village de la Creuse ! Les boutiques, ici, c’est bien beau mais ou bien c’est olé-olé, ou bien, hou la la, c’est cher ! Ca ne fait rien, me dis-je, à Deauville, je vais bien rencontrer une vedette, américaine ou de la télé. A la plage, tiens. Oh ! Qu’ils étaient beaux, Jean-Louis Trintignant et Anouk Aimée ! Chabadabada, chabadabada... C’est pas à moi qu’il serait arrivé une histoire d’amour pareille. Je me demande s’ils sont toujours ensemble. Ah ! Bah ! Non, y a eu l’histoire avec sa fille à Trintignant ? Nadine, la mère, je crois.

Je me suis dirigée vers la plage, j’ai marché, j’ai regardé, pas un visage connu. Je commençais à désespérer quand j’ai vu sur le sable un homme un peu bizarre, mais j’étais sûre de le connaître. Il était là en costume trop étroit pour lui et en grosses chaussures noires. J’ai pensé qu’il avait grossi. Il regardait dans tous les sens, il semblait un peu perdu. Je n’ai pas osé l’approcher et lui demander qui il était, ça ne se fait pas. Il est là incognito, je me suis dit. « Paulo ! », a crié une vieille dame, « viens, on rentre ».

Enfin, au moins, j’en ai rencontré un, je n’aurai pas perdu ma journée, plutôt que de jouer aux boules toute l’après-midi avec les voisins de camping, surtout les Hollandais

et les Anglais, je ne sais pas quoi leur dire, vu que je ne parle pas leur langue. Bon mais c'est quoi son nom à ce type ? Je retourne au parking et je reprends la route. Il faut que je fasse attention à ne pas louper l'entrée de la nationale. « Paulo », je ne sais pas pourquoi cela me rappelle quelque chose, ah ! mais j'y suis, c'est Paul Préboist. Oh ! qu'est-ce qu'il était drôle, il n'a pas vieilli, mais on ne le voit plus jamais. Il a loupé le tournant de la télé, je crois. C'est pas lui, le bonhomme qu'on voit à la fin d'*Un homme et une femme*, qui promène son chien sur la plage de Deauville ? Si, je suis sûre que c'est lui.

Nous sommes à table dans le mobil chalet qu'on a loué. D'accord un peu cher, il a fallu que j'insiste, mais tout confort avec des plaques à induction. C'est ça qu'il me faudrait à la ferme. J'en ai par-dessus la tête de ma vieille gazinière, mais Jacquot, il ne cède pas.

Encore demain et on repart. Dans l'ensemble, le temps a été relativement beau, un peu frais quand même. De toute façon, je ne me mets pas en maillot de bain, trop de cellulite. Jacquot reluque les blondes. « T'as vu, la Marilyn ? » il me dit, comme si cela me faisait plaisir de voir une fille canon.

Ce soir, il y a un film à la télé avec Jean Gabin. J'aime bien les programmes de l'été. Ils passent souvent des vieux films. Jacquot aussi aime bien, mais c'est parce qu'il y a beaucoup de sport. Difficile d'être en phase ! A part au lit, bien sûr.

Le lendemain, le programme ne change pas beaucoup. Jacquot va faire son footing sur la plage. Je me lève tard, il faut bien en profiter, et je prépare le frichti. Ensuite, on mangera, on fera la sieste. Partie de pétanque, puis le pot du départ. J'ai prévu ce qu'il fallait pour les inviter tous à l'apéritif qui va bien durer jusqu'à 10 h.

Jacquot rentre de la page en sueur. Il va se doucher puis on passe à table.

« J'ai vu Paul Préboist sur la plage.

– Ah ! bon (prudente).

– Oui, il avait un pull marin blanc rayé bleu marine et une salopette. Il tenait un seau à la main et il cherchait des coquillages.

– Non, mais tu imagines Paul Préboist à Bionville, en salopette, un seau à la main, en train de pêcher des coques ? Avec tout le pognon qu'il a ?

– C'était lui ! Il est simple, c'est tout.

– Il est pas mort, alors ?

– Bah ! non, j'ai dû me tromper. »

C'est lui qui a pris un coup de soleil sur la cabèche, Paul Préboist, l'artiste, l'acteur, un ancien jockey, tu penses bien qu'il est descendu dans un palace à Deauville ! Enfin, si ça lui fait plaisir.

Pourquoi elle crie cette dame, elle va réveiller tous ceux qui font leur sieste. Je ne la vois pas. Où est-elle ?

« Paulo, Paulo ! viens mon chéri, reste avec Maman, ne va pas te perdre ! ».

Vos gueules, les mouettes !

Jean-Luc

Aujourd'hui je ne savais quoi faire et comme après tout, j'étais là pour me reposer, je m'étais allongé sur la plage, près du parapet. En ce moment, ce n'était pas les grandes marées, mais tout de même, s'il prenait l'idée saugrenue, aux vagues de venir me chatouiller les doigts de pieds, je n'aurais pas trop longtemps à courir pour retrouver un endroit civilisé et protecteur, si tant est qu'un endroit civilisé soit forcément protecteur... Ouais, enfin, je n'allais pas me mettre à philosopher à cette heure, j'avais bien trop envie de dormir. Le sommeil a toujours été mon viatique... Imparable ! Je m'étais donc allongé en vue d'un bon sommeil réparateur.

La plage était extraordinairement vide – en plein mois de juillet –. Le sable était d'une finesse ! Ma serviette méticuleusement étendue, je suis un maniaque ! Je m'allongeais de tout mon long... et je suis long : 2 mètres 01, même que la serviette n'était pas assez grande ! Cela ne m'a pas empêché de sombrer rapidement dans un profond sommeil...

Le soleil était à son zénith, j'avais peine à ouvrir les yeux, tellement la lumière était aveuglante. Ce qui me surprenait c'était que la plage était vide, désespérément vide... en plein mois de juillet ! Par contre, il y avait un grand vacarme... des mouettes, des mouettes partout et elles faisaient un boucan infernal, pas étonnant qu'il n'y ait personne sur cette plage, tout le monde a pris la poudre d'escampette ! Je n'ai jamais compris les marins, ils n'ont pas l'esprit pratique des agriculteurs ! Ces derniers, au moins, essaient de faire fuir les nuisibles par tous les moyens possibles ! Ou alors c'est moi qui n'ai rien compris et les marins se servent des mouettes pour pourrir le sommeil des estivants lambda et les faire fuir ! Serions-nous des nuisibles ? J'y avais pas pensé... n'empêche que moi, si j'étais marin, je voudrais bien que les touristes viennent sur les plages, je leur vendrais des esquimaux au chocolat ou à autre chose ! En plus, je leur louerais l'emplacement de la serviette ! Tout bénéfice, y a pas d'entretien, la mer se nettoie toute seule, ce n'est pas comme la piscine, où il faut mettre de la javel pour éviter d'attraper des boutons... avec tous les gens qui font pipi dedans !

N'empêche que moi, j'aurais bien installé sur la plage, un épouvantail à mouettes. Un mec genre marin, avec une tronche à faire peur, oui si ça ne fait pas peur, c'est pas la peine ! Avec une vieille salopette dégueulasse, un pull marin rembourré pour lui donner un air de gros costaud et un seau à la main, pour faire croire qu'il travaille. En principe les mouettes ont peur des marins, surtout des marins qu'ont un panama défraîchi par l'embrun sur la tête, enfin je crois ! Ouais, j'ai remarqué que, quand les bateaux reviennent de la pêche, les mouettes tournent autour sans jamais atterrir, elles viennent juste chiper une saloperie qui reste sur le pont et elles partent ! Puis avec

nos moyens modernes, j'installerais un magnétophone avec dessus enregistré, une phrase salvatrice pour la tranquillité des vacanciers : «Vos gueules les mouettes !...»

Je me relevais doucement de ma sieste... j'avais mal au crâne. M'appuyant sur mon coude gauche – je prends toujours cette précaution, il paraît que c'est le pied ! La preuve... effectuant un savant retournement dans un mouvement de vrille sur la droite... je me rendis compte que la plage était noire de monde, que les vacanciers jactaient, c'était affreux ce bruit et... à quelques encablures, une créature... il ne manquait plus que ça : elle était tellement belle qu'on aurait dit une sirène, et moi... j'étais là, passivement assis sur mon derrière, comme un con, l'œil hagard, c'était vraiment raide...

Carnaval

Cath

Paulo hume la brume.

Paulo a la gueule de bois. Comme tous les ans en Février. La nuit a été sévère et la bande de Mardyck a écumé plus de chapelles que d'habitude. Trop de bières et de poddinges dans sa carcasse. Mais comment savoir qu'arrive le verre de trop tant qu'on ne l'a pas bu ? Paulo n'a pas dormi. Il a gardé ses oripeaux, son masque et son chagrin bien planqué derrière. Ça ne l'empêchera pas d'aller ramasser des vers de vase pour le grand-père, comme tous les Dimanche.

Il traîne ses bottes de caoutchouc dans le clapot mousseux qui l'entoure. Le sable est gris, comme lui. Il fredonne la dernière rengaine de la nuit :

*«Roul' ta bosse
Ton père est bossu
Sans faire exprès
J'ai marché sur sa bosse
Roul' ta bosse
Ton père est bossu
Sans faire exprès
J'ai marché sur son cul»*

Pendant qu'il chante, il oublie de pleurer son cœur en capilotade. Plus de bière pour rincer le chagrin. La mer est étale. La mer s'en fout, elle, d'ailleurs.

Le sable lui colle aux basques et chaque pas s'arrache dans un drôle de bruit de succion. Les bottes lui pèsent. Il préfèrerait la claque glacée du sol humide. Mais Paulo va mal et tourne en rond dans son chagrin. Cette année encore, sa belle n'est pas venue. Il a pourtant cru apercevoir mille fois sous les berguenaeres multicolores, sa chevelure rousse, son minois et son accent d'ailleurs.

Lui a gardé la même tenue, de carnaval en carnaval, le même masque que les autres années. Pour être reconnu. Faut bien tricher quand on est amoureux.

Il est toujours là, planté dans son crâne, le sourire de lait qu'elle lui a décoché quand il a ôté son masque. Il fallait satisfaire sa curiosité ou la perdre. Elle l'a trouvé beau et ne l'a plus quitté de la fête. Ils ont dansé au bal des corsaires et le lendemain encore au bal des acharnés. Elle avait la peau sucrée et l'œil qui riait. Ils se sont mangés plusieurs jours durant.

Le carnaval, ici, c'est l'éternité.

Paulo avance vers la mer vert de gris, la mer de l'hiver, aujourd'hui sans pli. Il cherche dans sa mémoire. Il ne sait plus où son amour a filé. Il est juste seul, face à

l'Angleterre qui se recroqueville là-bas au loin, mangée par le brouillard. Ils étaient tous les deux, enlacés, ballottés dans la foule et puis... Paulo est tombé dans le trou noir du souvenir qui renâcle à venir. Depuis, brume est aussi dans sa tête, froide et visqueuse.

Il ramasse son seau vide, le grand père ne pêchera pas demain. Lui non plus.

Il gueule une fois encore, une dernière fois, juste pour la mer et les vers planqués sous le sable :

*«Roul' ta bosse
Ton père est bossu
Sans faire exprès
J'ai marché sur sa bosse
Roul' ta bosse
Ton père est bossu
Sans faire exprès
J'ai marché sur son cul»*

Sous le masque, les mots chantent et la voix pleure. Ce matin encore, Paulo a cent ans.

Pendant ce temps, là-bas, de l'autre côté de la mer, dans une maison de la banlieue londonienne, comme tous les 28 Février, une mère pleure sa fille, morte quelque part, loin d'elle, au-delà de la brume, piétinée par une foule en liesse une nuit de carnaval.

Dunkerque, 28 Février

Paulo et Pablo

Lilou

Paulo, revenait du bord de mer ; un seau en zinc à la main, il se revit enfant avec Pablo, l'ami de toujours. Leur complicité était telle qu'on les appelait les jumeaux de cœur. Ensemble, ils faisaient les quatre cents coups. Ils partageaient tout, les jeux, les plaisirs, les engueulades et les fessées. Ils inventaient des chansons comme celle-ci qui lui revint en mémoire et qui fit sourire Paulo ; il se mit à fredonner.

*«Te souviens-tu Cinna comme nous étions heureux
Quand nous n'avions qu'un seau pour pisser tous les deux ?
Ces jours-là se sont enfuis, ils reviendront peut-être
En attendant Cinna pissons par la fenêtre»*

Ou là là ! La fessée le jour où ils avaient mis leurs paroles en musique... Et puis, il s'avéra que Pablo fut doué pour la peinture. Très tôt dès l'âge de six ans, les pinceaux à la main, il travaillait sans relâche sous la surveillance d'un père attentif aux résultats. Il partit pour Barcelone puis Madrid... etc et fit ses œuvres comme l'on dit.

Paulo lui resta proche de chez lui. Ses études terminées, il trouva un emploi, gagna bien sa vie ; cette vie qui sépara les deux amis. Un jour, pourtant, Paulo en voulant sauver une petite fille d'un immeuble en flamme, fut brûlé gravement et surtout au visage. Malgré les soins attentifs, les greffes successives, Paulo resta marqué et pas que physiquement. Après les remerciements et les congratulations d'usage pour le héros d'un jour, il fut rejeté tant sa laideur faisait peur. Les enfants qu'ils aimaient tant le fuyaient et plus question d'aller draguer en boîte de nuit !

Alors Paulo se réfugia sur son coin de plage, et vécut là seul ne sortant que le soir pour ramasser des coquillages dans ce seau en zinc souvenir d'une enfance joyeuse. Pablo vint à son secours. L'amitié est indivisible, mais le désespoir se partage et Pablo lui confectionna un masque et lui offrit son célèbre maillot rayé.

Aujourd'hui, Pablo n'est plus, Paulo a poursuivi sa route et comme aux meilleurs jours de leur enfance, il est allé faire le tour de la plage encore désertée par les touristes en chantonnant ces ritournelles d'enfant

*« Crotte de bique et bonbon noir
se disputaient sur un trottoir
pour un vieux chapeau percé
que Crotte de bique avait trouvé...»*

Bas le masque

Jacqueline

Paulo, tu me manques.

J'ai cette image entre les mains. Celle où tu portais un masque. C'était sur la plage de la Guérinière. Je ne me souviens plus pourquoi tu t'étais ainsi accoutré. Je ne me souviens plus de ton visage. Pourquoi as-tu gardé cette photo de toi ? Pourquoi celle-ci plus qu'une autre ? Glissée dans le tiroir de ta table de chevet, il y a des jours durant lesquels tu la regardes répétitivement, jusqu'à plus soif, paraît-il.

Je fixe ce masque en me demandant comment était ton visage en cet instant. C'était l'été 2000. Julia venait de te quitter. Tu étais arrivé en pleine nuit, un peu éméché, et m'avais demandé en faisant le pitre « tu sais pourquoi le curé a fait sortir le chien de l'église ? » Je n'étais pas d'humeur à jouer le jeu en rétorquant d'un « non » faussement naïf, pour entendre une dix millième fois la réponse qui ne faisait rire que toi. Je fouille dans ma mémoire pour retrouver ton regard noir et pétillant à la fois. Mais je ne retrouve que celui de Charles Trenet que tu aimais bien imiter. « Le soleil a rendez-vous avec la lune. Mais la lune n'est pas là et le soleil attend ». C'est cette chanson que tu chantais ce jour-là, sautillant, caché derrière ce masque. Les enfants riaient. Avec ton seau, tu faisais ton show, comme d'habitude. Quelques pas de danse, une pirouette.

Je scrute cette image, je cherche sans relâche ton sourire, une expression, n'importe laquelle... Derrière ce masque se lovent des souvenirs emmêlés. J'entends encore le bruit des billes qui roulent sur le carrelage de la salle de bain, notre terrain de jeu favori ; pour les osselets aussi. J'ai l'impression d'entendre ta voix, celle qui me racontait des horreurs au moment du coucher, la torture chinoise des allumettes qui empêchent de fermer les paupières, les bonbons qu'il ne faut pas manger parce que le sucre risque de glacer le sang. J'avais délicieusement peur. Je frissonnais. Tu me fascinais.

C'est un masque que je t'avais offert pour un de tes anniversaires, trouvé dans une brocante. Quelle idée ! Il paraît que tu as failli mourir enfant. C'est notre mère qui le dit : « maman, je ne veux pas mourir », lui disais-tu en pleurant. Une primo-infection. Tu avais sept ans, je venais de naître. Plus tard, tu me racontais comment elle t'avait arraché tes tortues avec lesquelles tu jouais pendant des heures, parce que tu ne daignais pas venir à table : « alors elle a traversé la route, s'est rendue jusqu'à la falaise et les a jetées par-dessus bord ! ». Je me révoltais avec toi.

Tu es assis face à la télé éteinte, raide comme un « i », tes mains à plat sur tes genoux. Ton regard traverse les choses, les gens. Tu ne me vois pas. Tu restes immobile durant des heures. Tu ne parles pas, tu ne souris pas, tu ne pleures pas, tu es indifférent au monde. Je te regarde. Un autre masque me fait face. Le temps a passé. Depuis qu'elle t'a quitté, tu as quitté, la vie. Je reviendrai demain. Je te regarderai

pour que d'autres souvenirs viennent à nouveau combler le vide qui nous sépare. Je reviendrai le jour d'après. Et chaque jour encore... Avant de partir, d'un geste devenu rituel, je pose une main sur ton épaule, te chuchote à l'oreille : « Paulo, mon frère, tu me manques ».

J'ai cru voir un frémissement parcourir ta nuque.

Dans la peau d'un Paulo

Joëlle

Julio était trop beau, c'était son drame, sa malédiction suprême. Cette stupéfiante perfection physique le navrait. Elle ne faisait que perturber l'homme et nuire à toutes formes de rencontres personnelles, à ses activités professionnelles. Jusqu'à ses loisirs qui s'en trouvaient gâchés. Julio était si parfait qu'il devenait le suspect idéal d'on ne savait trop quel forfait, un délit de beauté peut-être ?

Trop beau le Julio !

Les femmes le pistait constamment, le suivaient où qu'il se rende, il ne pouvait répondre à la demande et se mit à fuir toute occasion d'en rencontrer. Il devint homo par défaut mais se lassa bien vite de toutes sollicitations car l'excès ne peut que nuire. Il retourna à sa solitude affective sans en éprouver le moindre regret.

Trop beau le Julio !

Il fut contraint d'abandonner son poste de professeur d'anglais dans un lycée de banlieue tant il se sentait agressé et déprécié par sa hiérarchie et ses collègues ! Comment pouvait-on être bon pédagogue avec une gueule pareille ? Délit de faciès ! L'inspecteur d'académie fut formel, la perfection de ses traits altérait son aptitude à enseigner, sa beauté plastique nuisait à la concentration des élèves.

Julio ne pouvait lever le bras pour écrire au tableau sans provoquer l'émeute chez les ados, tous sexes confondus. Les premiers rangs étaient pris d'assaut et chaque début de cours donnait lieu à d'interminables palabres. Les tables près du bureau se monnayaient à prix d'or et l'occupation des premiers rangs de la classe provoquaient d'ahurissants et sordides pugilats.

Trop beau le Julio !

Une calamité cette beauté ! La perfection lui collait aux pattes comme du poil à gratter et à chaque instant il s'acharnait sur ses plaies. Il intégra l'équipe de rugby, las, personne n'osait le bousculer sur le terrain, interdit de toucher la balle ovale, on lui disait qu'il allait se casser un ongle. La mêlée virile sur laquelle il fantasmait lui échappa tout autant qu'un bon placage au sol, aucun joueur ne voulait abîmer pareil Adonis. Il tenta la boxe mais à peine sur le ring, son adversaire jetait les gants de crainte de broyer la cloison nasale ou les maxillaires d'une telle œuvre divine.

Trop beau le Julio !

Il consulta et trouva enfin remède à son mal. Le chirurgien plasticien qui l'opéra dut s'y prendre à plusieurs reprises pour combattre et éradiquer cette perfection

du corps et des traits. L'homme de l'art pesta contre les anomalies d'une nature capricieuse et partielle qui donnait tout à l'un, refusant le minimum à l'autre. Le grand créateur manquait d'équité et c'était lui et son bistouri qui devait se taper le boulot !

Ce saccage déplaisait au bon docteur mais son patient avait perdu le goût de vivre, pourquoi ne pas tenter de combattre comme il convenait cette exceptionnelle beauté physique et son cortège de misères afin de donner à Julio son content de laideur et lui apporter le bonheur ? Julio cicatriza et entra dans la peau d'un Paulo. Le bonheur pointait le bout de son B.

Trop laid le Paulo !

En février prochain, Paulo intégrerait la troupe de Gilles du légendaire Carnaval de Binche. L'organisateur lui avait affirmé qu'il serait le roi de la grande parade, qu'il traverserait la ville juché sur un char. Il revêtirait La blouse et le pantalon traditionnels, la collerette de ruban blanc, les manchettes, l'apertintaille à petites clochettes, les sabots, le chapeau à plume mais serait dispensé de masque. Une chance, sa nature claustrophobe ne supportait pas l'enfermement. Pour lors, Paulo passait ce mois de convalescence et de rééducation sur la plage de Knokke-Le-Zoute, son nouveau corps réagissait bien, il aimait son nouveau visage, il aimait être laid et difforme, être seul, penser et ramasser les coques. Il arpentait la plage, bossu, monstrueux, bien dans sa tronche et dans ses tongs.

Seules ses extrémités lui rappelaient parfois sa malheureuse beauté passé, ses mains de sultane caressaient souvent sa bosse de Polichinelle et parfois ses pieds d'éphèbe laissaient de délicates empreintes ciselées sur le sable mouillé.

Paulo et moi

Roseline

Jacques, mon ami, tu m'es si cher et pourtant que de conflits entre nous, que de peines jamais avouées ou lancées brutalement à la face...

Je pense à toi, car aujourd'hui est triste de la mort d'un ami, défiguré, non par la guerre, mais par la naissance, et que j'ai ramené chez lui, si mal en point qu'il en est mort. On m'a reproché de ne pas l'avoir fait transporter à l'hôpital... Je sais que tu aurais compris, toi aussi, en le voyant si durement atteint qu'il rasait les murs et s'y soutenait, glissant parfois au sol. Quand ma voiture est arrivée, je l'ai vu tomber. Le temps que je m'arrête, il s'était redressé et me reconnaissant, il m'a dit dans un hoquet : « je vais mourir, mais... je veux pas... l'hosto ».

Voilà ! Je me souviens du jour où nous nous sommes rencontrés, lui et moi, sur cette plage déserte, car trop froide, sur cette plage où, en dehors des touristes de plein été, personne ne se déplace... Moi non plus, je ne m'y promène pas. J'étais adossé à un morceau de dune et je lisais à haute voix. Tu te souviens de Saint John Perse ? Ce merveilleux poème sur la femme et sur la mer ? *Et comme le sel est dans le blé, la mer en toi dans son principe, la chose en toi qui fut de mer t'a fait ce goût de femme heureuse et qu'on approche...* Et c'est là que j'ai vu son regard. Jusque-là, c'était le regard lointain de qui se méfie des gens et accepte un contact, lointain aussi, vague, sans trop de demandes personnelles. Et soudain, en entendant les paroles du poète, il a eu un soupir qui m'a fait lever les yeux et rencontrer les siens. J'ai souri, tellement il était beau, transformé par ces paroles vives, glissées dans sa chair comme les veines de notre sang. Il buvait ces mots écrits pour d'autres et par un autre. J'ai repris plus haut : *au cœur de l'homme, solitude. Étrange l'homme sans rivage, près de la femme riveraine. Et mer moi-même à ton orient, comme à ton sable d'or mêlé, que j'aïlle encor et tarde sur ta rive, dans le déroulement très lent de tes anneaux d'argile – femme qui se fait et se défait avec la vague qui l'engendre...*

J'imagine bien, loin de toi, que tout ce que nous avons vécu l'automne précédent, tout ce que nous avons accepté d'offrir à l'autre, de montrer alors que le monde exige le masque sur les maladresses de la nature, tout cela, tu l'as revécu, seul, sans moi, trop lointain, trop pris par un présent compliqué de dates, de faits ou de personnes qui rendent la vie si contraignante. Avec lui, j'ai vécu autre chose, une intimité qui se créait de textes neufs à des oreilles non exercées, qui créait même ses textes, car il en jouait d'une mémoire curieusement libre, prête à exhiber un mot, à le goûter comme un fruit dont on veut apprendre la saveur. Et puis j'ai vu ce plaisir d'entendre des mots hors du commun qui ne pouvaient avoir qu'un sens mystique, mythique peut-être. Des mots qu'il savourait, sans jamais en demander le sens. *Incorruptible mer et qui nous juge !... Ah ! Nous avons trop présumé de l'homme sous le masque !*

et [...]ne pouvions-nous garder mémoire de ce plus haut langage sur les grèves ?

L'homme que j'ai ramené chez lui, portait comme toi, un nom qu'il supportait, plutôt qu'il ne le vivait. Les copains ont trouvé pratique de l'appeler Jacquot, lui, tout le monde l'appelait Paulo, sans que j'aie pu savoir pourquoi. Il boitait dangereusement, mais on l'entraînait volontiers au bar et on le soûlait sans difficulté : ses repas étaient si maigres, que, comme toi, il n'avait que la grosse vareuse pour donner un corps à son corps. Son regard, je t'en ai parlé. Mais ses yeux bleus, si pâles qu'on les voyait mal, ne donnaient pas comme les tiens l'impression d'un être à l'affût de tout ce qui vit. Les siens restaient nus et sans défense. Quand quelqu'un le provoquait, il se mettait, comme toi, à grommeler et tournait brusquement le dos. Le rire immense qui le suivait, le renseignait sur les intentions de ces hommes (je n'ose pas dire « amis » !!).

Parfois, il lui arrivait de se rouler en boule sur le pas de sa porte, comme le chien et c'est tout juste si on ne le caressait pas au passage. Tu as compris, Jacques, que sa porte ne lui appartenait pas : il vivait comme il pouvait, sans espoir et sans but, couchant dans le coin où jadis on attachait le cheval, dans une vieille écurie détruite. Le propriétaire qui venait parfois dans la maison en bordure de route, n'a jamais rien dit de rencontrer ce sdf sur sa propriété. Il disait l'avoir toujours vu et chacun pensait de même. On lui donnait à manger parfois, mais jamais il se plaignait, jamais il rouspétait contre le propriétaire qui aurait pu lui trouver un coin meilleur pour vivre, ni contre les autorités qui n'ont jamais rien tenté pour lui donner une place dans la société.

Quand il m'a rencontré, il m'a dit, en grognant : « ya du vent, trop de vent, ici »

J'ai souri et répondu par le poème. Je sais qu'il n'avait aucune culture, qu'il aurait dû partir sans comprendre. J'ai agi, sans réfléchir. Le livre était ouvert sur la bonne page et je n'ai eu qu'à lire. J'ignore s'il a compris, mais je sais qu'il répétait des mots qui lui avaient plu ou l'avaient surpris et il les ruminait longtemps. *Et toi, de tes seules mains vêtue* a duré une semaine. Il répétait ces mots comme incantation. *Incorruptible mer et qui nous juge* le forçait à ouvrir la bouche, et il en riait. Seul ou devant moi. Jamais devant les autres...Du moins je ne l'ai jamais constaté et personne n'en a jamais parlé...Quand quelqu'un nous surprenait, ce qui n'est arrivé que deux fois, d'un commun accord nous nous taisions...

Durant tout l'automne, quand il me voyait sur la plage, il venait : « vous me lisez ? » demandait-il et j'avais toujours un poème ou un texte court à lui lire. Il adorait ça et partait ensuite, me remerciant de son regard vivant. J'étais heureux pour la journée.

Maintenant, le docteur a dit : « il a trop bu toute sa vie : le cœur n'a pas tenu ! ». Demain, on l'enterre. Sur sa tombe, en terre commune, je veux déposer les vers de Saint-John Perse. Et j'y joindrai les figues mûres qui brunissent près de son coin. Il les adorait et m'en a parfois apporté. Succulentes.

Jacques, je suis triste d'avoir perdu Paulo. Toute la richesse d'un être gâchée parce que l'argent n'existe pas pour lui, parce qu'il n'a pu trouver l'épaule chaleureuse sur laquelle s'appuyer. C'est triste. Prends bien soin de toi...

Paolo est mort

Nadia

Je l'ai bien connu Paolo ! Oh oui, et comment ! Je l'ai bien connu vous savez ; en fait on prononce Paolo, c'était son nom amical, Paolo, tournez un peu à gauche légèrement, là !

La lumière était attirée par son teint sans défaut et son visage était si beau, si beau. Là, sur la photo c'est une performance, il ne voulait pas que je le dirige ainsi, vers cet oubli de lui même comme si je travestissais son âme ; mais, en fin de compte ce fut le rôle de sa vie. Trois oscars a obtenu notre film. Pas deux, trois, on ne s'y attendait pas du tout, cela nous a galvanisés, je voulais le revoir pour faire un autre film. Je savais qu'il était capable de tout jouer, quitte à se trahir, à se renier. Un rôle de composition qui lui allait à merveille. Enjoué il savait attraper les gestes d'un « neu neu » d'un naïf, la démarche, la lèvre pendante juste ce qu'il faut, seulement il le faisait avec tant de grâce qu'il faisait fondre les cœurs ; quand on lui enlevait son masque peu à peu, au démaquillage, son visage redevenait le sien, celui qui lui avait été donné à la naissance ; un visage d'enfant aux yeux intensément bleus et la lumière s'y engouffrait, elle était chez elle ; elle pétillait d'un point énorme sur l'iris. Là ! Silence, personne n'osait lui parler, conscients que nous étions d'être témoins, dans cette métamorphose qui s'opérait lentement à un rythme de chrysalide qui va devenir papillon. La grâce, tout y était ; dans ses gestes de la vraie vie, de jolis gestes, même quand il froissait le paquet de cigarettes, il le faisait comme un magicien, le papier qu'il tenait dans la main serrée était une fleur lancée, direct à la poubelle : basket. C'était un Monsieur. Moi, le metteur en scène, je n'avais presque rien eu à faire ; si, tenir la caméra ; lui, c'était le Dieu. J'avais surtout besoin d'un type comme lui, bouleversant, acteur né ; un fou de l'impro ! Dommage, je l'ai connu trop tard car nos échanges valaient de l'or. Il m'a enrichi, humainement. Un être qui avait le sens des valeurs, toujours égal dans ses humeurs, il disait ce qu'il avait à dire sans s'énerver avec un sourire en coin.

Quand on m'a dit qu'il était mort, j'ai pleuré. Son testament stipulait qu'il voulait être enterré dans les vêtements et le chapeau de Paolo. Croyez-moi, dans le cercueil, il avait repris les traits de l'autre...

Paulo des alouettes, Paulo des étoiles

Martine

Il est beau Paulo et il sait le chant des oiseaux. Il est muet aussi, mais pas sourd. Enfin, il est muet... certains le croient, mais moi je sais que quand il se met à chanter comme l'Alouette à l'aube il a une voix à faire pâlir les étoiles. D'ailleurs, il fait pâlir les étoiles... Il les allume aussi, parfois. Paulo ne parle à personne qu'à moi.

Il est beau Paulo. Il était au-dessus de mon berceau quand j'ai vu le jour, enfin... le premier jour. Comme une fée ou un ange gardien. A ce qu'on raconte, sa mère, qui était un peu guérisseuse, avait aidé ma mère en couches. Elle aidait aussi aux cuisines. La pauvre femme l'avait eu à 15 ans, on dit qu'un chèvre-pied l'avait surprise alors qu'elle glanait du bois dans la forêt. Elle avait bien tenté de le tuer dans l'œuf mais ses potions avaient échoué et Paulo était né, doué pour chanter comme un oiseau. Paulo avait déjà 10 ans quand je vins au monde et il ne m'a jamais quittée. Même que ça pose problème car les autres, tous les autres, sont jaloux du lien qui nous unit depuis toujours.

Au début, quand je ne marchais pas encore ça arrangeait tout le monde. Dès les premiers jours de ma vie ma mère s'est très vite détachée de moi, il fallait bien que quelqu'un m'accompagne, alors Paulo m'a prise par la main. Il a guidé mes premiers pas, il a été l'objet de mes premiers sourires et de mes premiers éclats. Éclats de rire, éclats de voix, je le maltrais un peu il faut le dire. Juste pour qu'il décroche la lune pour moi. Et la nuit venue il décrochait la lune, m'emportait dans la forêt qui l'avait vu vagir et allumait les étoiles une à une, en sifflant une mélodie que je suis seule à connaître. Celle de Paulo qui allume les étoiles...

Et puis j'ai grandi et Paulo était toujours là, tout près de moi. A cause de ça il se faisait des ennemis, je les entendais chuchoter dans son dos, certains disaient même des choses affreuses sur lui, sur son physique, faut croire que sa beauté en dérangeait plus d'un... parfois même ils le bousculaient carrément. Mais Paulo me protégeait et je protégeais Paulo. Qui aurait osé affronter la fille des Maîtres ?

Et le temps a passé, le château s'est vidé des importuns. Ma mère est morte sans m'avoir jamais aimée, mon père a disparu sans avoir jamais existé. La mère de Paulo continue d'officier en cuisine et assure le train de la maison. Paulo et moi on continue de parler chaque nuit aux étoiles. Alors un peu pour lui éviter les coups, un peu pour m'éviter la jalousie des autres, celles de l'extérieur, j'ai limité nos déplacements à l'enceinte et aux abords du château. Le parc était assez grand pour nous deux, la lune, les étoiles et les alouettes...

Au fond du parc, justement, il y a la mer et un soir de pleine lune Paulo m'a expliqué que parfois les étoiles qui se reflètent dans l'eau tombent du ciel jusqu'au fond de la mer. Un jour il m'en a rapporté tout un seau. Il avait mis sa salopette et son

pull marin... Je me suis blottie contre sa large poitrine et il a sorti les étoiles du seau, une à une, les étoiles de mer sont rouges m'a-t-il dit... parce que, tombées du ciel, l'échauffement de leur longue chute les a rougies et le sel de la mer a fixé leur teinte, éternellement.

Il est beau Paulo, je le sais bien, je l'entends dans son souffle quand il se penche sur moi, qu'il emmêle ses doigts dans mes cheveux et caresse ma peau avec tant de douceur. Pas besoin de parler pour comprendre son langage, il sait si bien me dire toutes les choses de la vie qu'il m'amène à comprendre puisque depuis le premier jour Paulo sait bien que je ne peux les voir.

Paulo Le Guérec

Domino

Dans son vaste short kaki d'où émergent deux mollets de coq musclés, Loïc arrose en sifflotant les hortensias roses du devant. Ceux qui ont été plantés par l'ancienne directrice de la maison Carantec. Une femme de tête avec des yeux de la couleur de ses fleurs préférées, des hortensias d'un bleu intense et soutenu. Depuis quelques années, ils ont viré, ils sont devenus d'un rose plus commun : question de climat, de sol, d'exposition, allez savoir, chacun a sa petite idée sur l'origine de ce phénomène. En inondant les pieds des massifs, Loïc ne quitte pas des yeux la langue de bitume qui se perd dans les dunes au delà des derniers toits d'ardoise, après le hameau des Clenches.

Le ciel est bien dégagé et la luminosité ambiante le trompe. Il s'étonne d'entendre sonner 7 heures au clocher du village. Toujours pas de Paulo ! C'est surprenant, même s'il ne sait pas lire l'heure, le Paulo, il a une horloge dans le ventre. Son estomac est réglé comme une montre. C'est la faim qui le ramène toujours à l'heure de la soupe.

Paulo, c'est un des rares pensionnaires autorisé à sortir des murs. Chaque jour que Dieu fait, Paulo s'en va sur la route avec son seau en zinc et une petite pelle de fer blanc dans la poche de sa salopette. Il traverse le village, suit la côte de Plougasnou et tire en direction de la pointe de Primel. Des fois, il va même jusqu'au sommet des rochers, sur le site de l'ancien corps de garde.

Vous allez me dire, et pourquoi le seau et la pelle ? C'est pour le guano. Paulo, il va racler les rochers de la pointe pour récupérer le guano. Le guano, c'est les excréments de mouettes et d'oiseaux maritimes qui tapissent une partie des rochers, toujours les mêmes et on connaît rien de meilleur comme engrais pour les patates. Alors chaque jour, il s'en va récuser l'endroit et même une partie du parapet avec sa petite pelle et remplit son seau du précieux matériau.

Quand il revient, il est tout excité. Il secoue son seau comme un gosse et il me cherche : Loïc, Loïc, regarde tout ce que j'ai ramassé aujourd'hui, c'est bien hein ?

Et tous les jours je m'extasie devant la collecte de Paulo.

Paulo, il a eu 42 ans le mois dernier et ça fait trois ans qu'il est dans la résidence Carantec, MAPAD maison d'accueil pour personnes âgées dépendantes, face de clown grotesque mal dégrossie à naviguer au milieu des retraités, silhouettes chenues et chauves, des seniors en fauteuil roulant ou en déambulateur. Avec sa carrure et sa salopette, il ne passe pas inaperçu dans cet environnement feutré et ralenti mais s'il impressionne les résidents la première fois, il sait se faire apprécier par tous par sa générosité et sa serviabilité. Toujours prêt à aider à soulever un malade ou pousser un fauteuil dans le jardin, il s'est rapidement fait accepter de tous. Quand on l'appelle pour un coup de main : Paulo par ci, Paulo par là, sa face se fend d'un sourire ravageur !

Paulo, c'est le quatrième fils de la veuve Le Guérec. Dans le village, on l'a toujours appelée la veuve parce que son homme, Le Guérec, il n'a vécu que cinq années avec elle. Juste le temps de lui faire 4 gars puis il a sombré avec son chalutier et son second un soir de gros temps alors que le Paulo était encore au sein.

La mère Le Guérec, elle a dû se débrouiller toute seule, elle est entrée très vite aux conserveries, s'est usée les mains dans le sel et le dos à charrier des caisses de poisson sans jamais se plaindre. Elle s'est vite aperçue que le dernier, il avait un p'tit problème. Oh, il avait poussé tout seul, ça oui. Plus vite et plus que ses aînés mais y'avait pas moyen de lui faire entrer quelque chose dans la caboche.

Quand il eut l'âge de rentrer à la communale, son maître s'évertua à lui inculquer un semblant d'instruction mais il renonça à lui apprendre à lire. Paulo jusqu'à l'âge du certif, s'occupa de préparer l'encre, de balayer les classes, de remplir le poêle à charbon l'hiver et de biner le jardin de l'instituteur le reste de l'année.

Quand ses deux frères aînés furent en âge de s'embaucher pour un patron de pêche, ils furent mobilisés et hélas ne revinrent pas, le troisième se noya comme son père et la veuve se retrouva seule à l'élever.

Pendant qu'elle s'échinait à la conserverie, Paulo partageait son temps entre le jardin et la récolte du guano. Il bêchait, binait, retournait la terre et plantait ses patates, il avait les plus belles du village parce qu'il engraisait sa terre au guano, c'était le secret de ses superbes Dolwen que la mère vendait le samedi au marché et que tous lui enviait.

A soixante ans, lorsqu'elle fut trop vieille pour travailler à la conserverie, la veuve fit des ménages dans des maisons bourgeoises à Morlaix où elle se rendait à vélo. Elle s'inquiétait de son petit Paulo, le dernier que le Seigneur lui avait laissé et qui ne pourrait pas vivre seul. Qu'est ce qu'il va devenir quand je ne serai plus là ? C'était devenu une obsession.

Ses derniers patrons qui l'appréciaient beaucoup lui firent la promesse de trouver une place pour Paulo dans un établissement et c'est ainsi qu'à sa mort, il fut embauché comme aide jardinier à la maison de retraite.

Loïc a fini d'arroser les massifs et le potager, il s'est assis sur le muret de granit et fixe la route en se roulant une cigarette. Il se demande pourquoi Paulo n'est pas encore là quand tout à coup il distingue au bout de la route la silhouette massive et la salopette bleue. Mais il décèle quelque chose qui cloche dans la démarche du garçon. Il n'a pas son seau ou plutôt si, il l'a, mais il le tient contre lui à hauteur de son ventre bien calé entre ses bras. Au fur et à mesure qu'il s'approche Loïc s'aperçoit que si Paulo avance si lentement, c'est qu'il a le regard fixé dans le fond du seau qu'il ne quitte pas des yeux, le chapeau incliné sur le bord du récipient. Intrigué, il attend qu'il soit à portée de voix pour l'interpeller :

« Ohé Paulo ! Qu'est ce qui se passe ? Qu'est ce que tu nous rapportes cette fois ? »

Paulo ne répond pas, ne relève pas la tête il s'arrête et plonge sa grosse main dans le seau il en ressort un chaton roux maigre et tout ébouriffé, le poil mouillé et collé.

« Regarde Loïc, y s'appelle p'tit Paulo et c'est moi qui vais m'en occuper... »

Le visage de Paulo *Lilou*

Je ne suis pourtant pas optimiste et pourtant j'en parle. Je suis de santé plutôt fragile et j'ai passé tellement d'années de sanatorium en convalescence que je ne puis tout compter. J'y ai découvert la poésie et la beauté du monde mais la laideur refait toujours surface et j'ai jeté tous les défis de me battre contre les démons malfaisants au mépris de ma vie.

Revenu de cette horrible et grande guerre mais dans quel état, on m'appelle ainsi que mes compagnons « gueules cassées ».

J'ai voulu l'air libre. J'ai voulu vivre et décidant d'un monde meilleur et j'ai délibérément saccagé toutes les formules creuses qui insidieusement ont programmé les massacres.

Et je fais miens les vers de Paul Éluard :

*J'ai eu longtemps un visage inutile,
Mais maintenant
J'ai un visage pour être aimé
J'ai un visage pour être heureux.*

Je pressens que les armes parleront encore et encore. Mon corps et mon cœur déchiquetés reprendront les combats mais pour le moment, et je ne sais pour combien de temps, je suis retourné sur des lieux qui me sont chers, le bord de mer et son immense plage où les embruns m'accueillent. Je déambule en vieille salopette et pull marin, lentement en respirant calmement. Je ramasse un vieux seau rouillé qui traîne, j'accroche un sourire sur mon visage dévisagé et dans mon âme de poète philosophe, je me demande si je dois le voir plein de vide ou vide de plein.

Paulo et les Rolling-Stones

Danahm

Je ne sais trop d'où je venais et qui m'avait mis au monde. J'étais là, simplement, mon seau à la main et mon chapeau bien enfoncé sur le crâne. J'étais là, simplement et les galets alourdissaient mon bras gauche alors que le droit n'en faisait qu'à sa tête, c'est-à-dire à moi. Ma main ne disait rien d'autre que cela :

« Moi ? Pourquoi moi ? »

Et ils me regardaient, tous, l'air ébahi de me voir à ce point incrédule. La surprise n'était donc pas que de mon côté et, je dois bien vous le dire, ça ne me rassurait pas du tout. La mer derrière, les pairs devant, on ne pouvait demander mieux pour l'être émergeant, cela dit, en guise de pairs je n'avais que des yeux qui me regardaient et qui, peut-être, me jugeaient.

Je faisais ma ronde matinale, histoire de bouger un peu mon corps qui s'ankylose très vite sans que je sache jamais pourquoi. Les médecins me disent de me reposer, que ça ira mieux demain, mais en vérité, ça ne va jamais mieux, et je le sais depuis longtemps. Mais bon, il ne faut pas leur faire de peine, ils sont comme moi, ils veulent que ça aillent mieux mais ils n'y peuvent rien. Le long du rivage, j'aime bien cueillir les galets à maturité, personne ne les reconnaît mieux que moi. Ils sont vert-de-gris et répondent à la lumière avec parcimonie. Je les aime bien, ceux-là, ils ont l'air de fermer l'œil à l'approche du soleil. Il faut être bien bête pour ouvrir grand l'œil quand il vient, ça ne fait que réfléchir et ça n'apporte aucun éclaircissement. J'aime la beauté du monde quand elle vient et c'est heureux quand elle a l'aspect des anges.

« Vous ? Pourquoi vous ? Mais parce que vous êtes là, simplement.

– Je suis là, c'est vrai, mais cela suffit-il ?

– Que faut-il à une fleur pour s'ouvrir ?

– De l'eau, de l'air et de la terre.

– N'avez-vous pas tout cela ?

– Oui, mais je ne suis pas une fleur.

– Et qu'êtes-vous donc alors ? »

Les yeux sont intenses, ils me transpercent de leurs feux. J'ai besoin d'air entre chaque réponse. J'ai besoin d'air et ma main tout à son moi dit aussi : « J'étouffe, aidez-moi ! » Et la question revient, toujours la même et toujours différente :

« Qui êtes-vous ?

– Je suis Paulo, je veux dire Paul, mais ma mère m'appelait Paulo, alors je suis Paulo.»

« Que faites-vous donc, Paulo ?

– Je chasse le galet.

- Vous voulez dire le bulot ?
- Non, le bulot, je le cherche parfois, je le trouve de temps en temps, histoire de ne pas avoir faim, mais en règle général, je ne le chasse pas, c'est plutôt lui qui me chasse.
- Trouvez-vous cela drôle, Paulo ?
- Non ! Pas drôle, mais commun, un peu comme la pierre qui roule et ne mousse pas.
- Êtes-vous la mousse ou bien la pierre ?
- Je m'accroche même au vent qui passe, alors...»

Les yeux se sont éteints un instant et j'ai vu alors que c'était des enfants. Cela faisait une éternité que je n'en avais pas vus. Leurs questions auraient dû m'avertir, mais j'y faisais trop attention. J'avais oublié que pour bien répondre à quelqu'un, il fallait le regarder.

- « Nous ne savons pas comment vous dire cela sans vous blesser mais...
- Mais ?
- Mais vous êtes idiot.
- Pourquoi pensiez-vous que cela me blesserait ?
- C'est évident.
- Eh bien, si c'est évident, alors je n'ai rien à dire.
- ...
- Pourquoi vous taisez-vous ? C'est moi qui n'ai rien à dire, pas vous.
- ...
- Bon. D'accord. J'ai l'habitude du silence mais pas quand il est habité.
- Habité ? Mais par qui est-il habité ?
- Par vous bien-sûr.
- Faut-il donc absolument parler lorsqu'on est là ?
- Non, pas forcément, mais ne pas parler rend absent.
- C'est idiot, vous le savez ça, que vous êtes idiot ?
- Je crois, oui, enfin, c'est ce qu'on m'a appris.
- Quel âge avez-vous donc ?
- Le même que vous, je crois.
- Mais nous ne sommes que des enfants.
- Je le vois bien, qu'est-ce que ça a à voir là-dedans ?
- Eh bien, si vous avez notre âge, vous êtes un enfant.
- J'ai bien compris, mais qu'est-ce que ça a à voir là-dedans ?
- Eh bien, comment dire, l'âge fait l'enfant, l'adulte et le sénescent.
- Comment pouvez-vous savoir ça ?
- Nous sommes des enfants, mais ça ne nous empêche pas d'ouvrir la porte du savoir.
- Je vois. Et où mène la porte que vous ouvrez ?
- Vers la sortie.
- Je vois, alors je me suis trompé.
- Comment ça ?

- Je suis le seul enfant ici.
- Et pourquoi ?
- Parce que mes portes à moi sont faites pour entrer.»

Des flashes se mirent à crépiter tout autour de moi. Je les ai laissé faire, les photos, ça fait toujours un bien fou aux adultes qui rêvent encore qu'ils sont des enfants. Je me suis tu longtemps, en regardant autour de mes pieds s'il n'y avait pas des galets à la couleur de l'instant. J'en ai trouvé quelques uns dont une douzaine en particulier qui allaient me servir d'horloge pour le lendemain. Cela a du mettre un certain temps, parce que, quand j'eus fini de les sucer, il n'y avait plus personne autour de moi. Bah ! Ce n'est pas grave, quand le silence n'est pas habité, cela ne veut pas dire forcément qu'il n'est pas vivant.

La der des der *Cath*

L'inspecteur Alceste Proust, assis à califourchon sur la rambarde de pierre, regardait la mer. En fait ce n'était pas vraiment elle qui l'intéressait mais plutôt la silhouette en salopette qui arpentait la plage avec un seau. Le personnage ne lui était pas inconnu ; il l'avait interrogé dans le cadre de l'enquête sur le disparu de la plage.

Il avait encore en mémoire l'étrange malaise qui l'avait saisi quand l'homme était entré dans son bureau. Le bougre avait l'air si mal à l'aise qu'il en avait été le premier perturbé. L'homme avait posé son masque sur les genoux mais il avait gardé son chapeau. Une cicatrice, courant de l'oreille gauche au menton, accentuait la dissymétrie du visage. Mais, si l'on faisait abstraction de la balafre, l'ensemble était plutôt harmonieux et plaisant à regarder. L'inspecteur avait bien tenté quelques questions sur le masque mais Paulo n'avait répondu que par des borborygmes signifiant ainsi qu'il fallait passer à un autre sujet. Pendant tout l'interrogatoire, Alceste s'était demandé s'il avait en face de lui un enfant ou un adulte. Il s'était décidé pour une position intermédiaire : l'homme était, à n'en pas douter, profondément débile, gentil et solitaire, mais débile. Et par là même, incapable d'avoir, de près ou de loin, une responsabilité quelconque dans la disparition de l'enfant sur laquelle il enquêtait.

Cette affaire, la dernière qu'il aurait à résoudre, s'acheminait, semaine après semaine, vers un classement sans suite. La retraite arrivait et Proust bouclerait sans doute sa carrière sur un dossier vide.

En attendant, il tentait d'apprivoiser l'oisiveté, par petites bouffées d'ennui successives qu'il venait déposer là, face à la mer.

C'était la troisième fois qu'il voyait aller et venir le curieux personnage, d'un bout à l'autre de la plage, promenant son seau et toujours affublé de son masque. Alceste avait du mal à imaginer ce qui pouvait se passer dans la tête en friche du pauvre garçon. Avait-il des rêves ou bien des envies ? Ou bien n'était-il occupé qu'à des tâches simples comme le ramassage des algues ou des coquillages. Pourquoi portait-il toujours ce masque quand il était seul ?

Il avait failli un jour l'inviter à boire une bière chez Mado, comme ça juste pour satisfaire un bout de curiosité persistante. Histoire de voir s'il parlait davantage quand il n'était pas interrogé. Et puis, la perspective de ce tête à tête l'avait fatigué par avance, il avait renoncé.

Là-bas sur le sable, Paulo avait repéré la silhouette de l'inspecteur. Au début ça l'avait contrarié et rendu nerveux. Et puis il s'était habitué.

Il continuait donc ses allées et venues, le plus loin possible du parapet où l'homme était assis. Dans huit jours les marées d'équinoxe seraient terminées et les ruines du blockhaus seraient à nouveau inaccessibles pour de longs mois, ainsi que la cachette

qu'il avait aménagée entre les tiges de fer rouillé et le béton. C'était son cinquième voyage depuis ce matin et l'anse du seau commençait à lui cisailer la paume de la main.

Paulo ruminait. Tout ça ne serait pas arrivé si ce petit imbécile ne s'était pas mis à hurler quand il l'avait serré dans ses bras. Un cri perçant qu'il avait encore au fond des oreilles.

Encore deux jours de transport et la totalité du corps débité serait enfin à l'abri. Alors, Paulo pourrait à nouveau ramasser des coquillages et peut-être, qui sait, se trouver un nouveau copain puisque les vacances n'étaient pas finies.

Alors Paulo a souri.

Là-bas sur la digue, il n'y avait plus personne. L'inspecteur Proust avait regagné le commissariat.

Larvato prodeo

Danahm

J'avance masqué. Ça c'est Dédé qui le dit, moi j'y crois pas. J'avance à nu au contraire, mais les gens, ils ne sont pas habitués, même les copains, c'est dire.

Dédé, il dit que ça lui rappelle Pablo. Forcément, c'est Pablo qui l'a fait, le masque. Mais je ne suis pas masqué avec, au contraire, je vous le jure. C'est quand je l'enlève, le masque, que je ne suis plus moi.

Je suis comme une chenille, j'avance sans vraiment bouger et j'attends avec mon seau à la main. Je ne sais plus depuis combien de temps je suis là, mais ça doit faire longtemps parce que mon seau est lourd et je suis tout engourdi.

Dans le village, on ne me voit pas quand je sors sans mon masque, la preuve qu'il ne me masque pas, au contraire, il m'habille et je ne suis plus transparent.

Comment je suis derrière ? Eh bien je suis comme Paul ou Jean, les potes à Jésus, tout poli et innocent. Dédé, il dit même que j'ai l'air d'un poupin, mais ce n'est pas vrai, je le sais, j'ai plein de rides et ma peau est flasque quand j'ai un peu trop bu.

Dédé, des fois, il amène avec lui des cartes, alors on joue. Je ne peux jamais dire « Joker » sans qu'il se mette à rigoler. Je sais pourquoi, alors je rigole aussi. Les blagues, j'aime bien, mais je n'aime pas quand je ne les comprends pas.

Une fois, j'étais allé au supermarché pour acheter de la lessive *Omo* pour ma salopette, et y a un gamin dans le caddie de sa mère devant moi qui a crié comme ça : « si bibi déçu monnaie rendue » et il est parti d'un éclat de rire qui a failli le foutre par terre. J'avoue que ça, ça m'aurait fait rire.

De toute façon, en général, s'ils me regardent, ils ne me parlent pas. Mais j'ai un truc pour ça. Vous voulez savoir, quoi ?

Le soir, sur la plage, y a toujours des petits amoureux qui s'attardent, ils se bécotent et ça, ça me fait tout chaud dedans. Ils ne me voient pas quand j'arrive par derrière et hop ! un coup de seau sur la tête et ils sont à moi.

Dans la cabane où j'habite, je les assois à ma table et on joue à la dînette. On dit comme ça qu'ils sont mon papa et ma maman. Et là, vous ne le croiriez pas, mais ils n'arrêtent pas de me parler. Je ne sais pas trop ce qu'ils disent parce qu'ils ont un bâillon.

Il faut que je vous explique que la première fois j'ai failli me faire attraper parce qu'ils n'arrêtaient pas de crier, mais maintenant je sais, alors on s'amuse bien.

C'est toujours le soir que j'enlève mon masque, il sourit trop, ça fait pas sérieux quand je dîne tranquillement avec papa et maman. On parle de l'actualité, de la guerre, du chômage, des enfants qui meurent de faim en Somalie, alors ça me fait tout bizarre dedans. Et puis, ce qui est bizarre aussi, c'est que même sans mon masque, ils me voient, ça je ne comprends pas.

Après le dessert, je les mets au lit, parce que je les aime bien mes parents, je les soigne comme il faut.

Je ne sais pas pourquoi, le matin, ils ne se réveillent pas. Je remets mon masque, je les mets dans ma vieille brouette, et je les amène au ravin. C'est de là que partent tous les papillons au printemps, et c'est de là aussi que je partirai quand je n'aurai plus besoin de mon masque pour être vu.

La France a peur

Dada

Mercredi. Édito du 20 heures. *La France a peur*. Jean-Pierre Ricard l'a prise au fond des yeux par le collimateur de la télé. *La France a peur, je crois qu'on doit le dire. La France connaît l'épouvante depuis que vers midi elle a connu l'épouvantable. Les corps des trois fillettes disparues depuis mardi dernier ont été retrouvés dans la matinée, dissimulés dans une cavité profonde creusée par la mer. Ces trois enfants douces et joyeuses – les photos des jeunes victimes s'affichent dans une fenêtre – ont été assassinées, étranglées, égorgées ; elles ont sans doute subi les sévices sexuels qu'on imagine, les autopsies ne l'ont pas encore complètement révélé. La France a peur. Chaque père, chaque mère, a la gorge nouée quand il pense à cet assassin, ce déséquilibré, ce monstre, car c'en est un ; il a conduit les enquêteurs au pied d'une falaise, dans l'archipel d'Ouessant, sur le lieu du drame après quarante huit heures d'interrogatoire serré. Le portrait du meurtrier en salopette et marinrière s'affiche en arrière plan. Il s'agit d'un homme sans âge : on pourrait lui donner cinquante ou trente ans, ou moins, ou plus. Une force de la nature aux traits grossiers, au visage disgracieux. Jean-Pierre Ricard poursuit. *Le voilà le monstre – le monstre «présumé», selon la loi – qui ne peut être autre chose qu'un malade mental. Tout l'accable, comme vous le savez, mais il s'obstine à nier. Il a tenu tête aux enquêteurs durant quarante huit heures... avant de les conduire sous la falaise maudite, preuve qu'il est bien plus que le témoin numéro un de l'affaire. Oui ! La France a peur et se demande pourquoi on laisse en liberté des individus si dangereux pour la société, comme le rappellent, dans leurs courses à l'épouvante, les dernières affaires qui nous encombrant la mémoire. Nous avons tous peur et c'est un sentiment violent dont on ne peut mesurer les effets. Mais on sait bien qu'il débouche sur des envies folles de vengeance et comme il est difficile de ne pas céder à la tentation de se faire justice soi-même, quand on imagine la mort atroce de ces fillettes. Oui ! La France a peur parce qu'elle ne comprend pas. Parce qu'elle ressent que l'insécurité se développe comme jamais ; parce qu'elle constate que la Police éprouve les pires difficultés à faire régner l'ordre républicain ; que la Justice se montre laxiste ; que les criminels bénéficient de remises de peines scandaleuses. J'ose ajouter et cætera. La France ne comprend pas [...]**

Mercredi. Fin de journal. Jean-Pierre Ricard revient sur « le dossier » de la soirée. *Le Président a convoqué une cellule de crise en urgence. La réunion se tient actuellement. On ne peut présumer des décisions qui seront prises, mais Maryvonne Candessus, notre envoyée spéciale à Matignon, est sur place. « Maryvonne, pouvez-vous nous dire (...) – Bonsoir Jean-Pierre. Effectivement non, pour l'instant, je*

ne sais rien, mais il se dit que des mesures importantes pourraient être prises en matière de redéploiement des forces de police. Par ailleurs un douzième texte de loi concernant la sécurité et les mesures à prendre pourrait être proposé au parlement dès la semaine prochaine ; voyez qu'on veut aller vite. Dans le domaine de l'hospitalisation psychiatrique, une enquête administrative pourrait être diligentée et une commission pourrait être installée qui serait invitée à faire des propositions pour juguler les fuites de malades dangereux ; on reparlera sans doute de la possibilité de dépister la délinquance à l'âge des maladies infantiles. Enfin, le Garde des Sceaux est fermement invité par le Président à mettre en œuvre dans les plus brefs délais, la grande réforme de la Justice qui reste sur la boîte à ouvrage depuis le début du quinquennat. Un dernier volet de la discussion devrait porter sur la construction de nouvelles prisons. Comme vous le savez (...) lamentables (...) droits de l'homme (...) commission européenne (...) mise à l'index ! Il est probable que le Président se rendra sur les lieux du drame et qu'il rencontrera les familles pour les assurer de la compassion des Français.» Jean-Pierre reprend ses téléspectateurs en main. «Merci Maryvonne pour ces informations effectivement très très importantes. Ce journal est terminé. Mesdames et Messieurs, bonsoir !»

Jeudi. 12 h 15. Chez Mariette. Il passe par les cuisines, comme d'habitude, et met son grand flair dans la marmite. « Qu'est-ce qu'elle nous a fricoté, la patronne ? C'est bon, ça ?

– Bon ? J'ai l'habitude de t'empoisonner ?... Coq au cidre ! Ça t'ira ? »

Il sourit et simule un long soupir. « Bah... on en mangera quand même, et on verra bien ! Dis-voir, Mariette, t'as vu José ce matin ?

– Non, mais n'va pas tarder. C'est son jour. »

Il s'installe et se replonge dans le journal. « L'affaire » fait la une.

12 h 45. « Patron ? Vous ? J'vous croyais en retraite ? Qu'est-ce qui vous amène ?

– Ça ! Il désigne la une de *l'Ouest républicain*. Tu manges avec moi ? Je t'invite. Aujourd'hui c'est Coq au cidre. Il paraît qu'il n'est pas bon...

Ils rient. Le Moing attaque sans plus attendre. « Il a avoué ?

– Qui ? Paulo ?

– Bah... qui d'autre ?

– Écoutez, Patron...

– Yves. Yves, si tu veux bien. Tu viens de dire que je suis en retraite.

– Ah ouais ! José sourit. Mais ça vous démange, si je comprends.

– Non. Tu n'comprends pas. Pas encore. Alors ? Il a avoué ?

– Un coriace ce Paulo. Rien à en tirer. Il nie. Il nie les évidences. Mais il nie.

– C'est tout lui, mais c'est pas lui.

– ?

– L'assassin. C'est pas lui.

– Écoutez, Patron... Heu... s'cusez. C'est pas mon affaire, c'est Simonet qui est dessus. Mais il a toutes les billes, il ne lui manque plus que...

– Des aveux. Me fais pas l'article, Zé ! Je viens de le lire en long et en large (il désigne le canard avec mépris). Il ne lui manque rien, que des aveux. Et il n'en aura pas. Sauf

s'il le passe à la gégène – et encore – il n'obtiendra rien de Paulo. C'est pas lui...

– Mais enfin, Patron... »

Mariette s'approche avec sa casserole et la pose sur un chauffe-plat. « Si j'ai bien compris, vous prenez *un jour direct*. Hein ! Sinon vous seriez déjà passés au buffet, comme tout le monde. Ah... ces flics ! Elle s'amuse. Bon, j'amène le pain. Je vous ai fait sauter des patates... mais je les servirai à part : elles savent sauter, mes patates, mais pas nager... J'apporte ça, le pain... le pichet : le coq n'est pas bon, mais le vin, vous ne cracherez pas dessus, n'est-ce-pas ? »... et elle s'en va, rigolarde. Les officiers de PJ se regardent et pouffent. Ils se servent copieusement. « Du nanan, s'exclame José ». Ils en reprennent. Et la discussion prend de l'ampleur.

13 h 45. « Voilà. Tu sais à peu près tout, José. Alors tu comprends que quand j'ai entendu et vu le méchant cul de poule du Jean-Pierre Ricard, hier au 20 heures... (ma parole, il est allé au cours Florent, t'as vu la comédie ?) Lui et son opération trouillomètre, m'ont convaincu qu'on est en plein délire. Le seul meurtre qu'aurait pu commettre Paulo, d'ailleurs, c'est celui de sa mère. Mais il a manqué son coup...

– ?

– Elle a failli y passer. La légende (ou plutôt les ragots, ou les deux) veut qu'au terme d'une gestation de dix mois, la parturition prit une délicate tournure. « Délicate » n'est pas le mot exact, il ne rend pas compte de l'énormité de l'événement. « L'énormité » c'était Paulo. Il pesait plus de 8 kilos et mesurait ses quatre-vingts centimètres. Bien que sa génitrice fût un beau morceau de mère (les mauvaises langues la surnommaient Gargamelle, si ça peut t'aider), on dut procéder à une césarienne spectaculaire. Elle fut quasiment fendue en deux, du sternum au vagin compris et s'en sortit plutôt mal que bien, mais elle s'en sortit, avec une cicatrice joliment ourlée à la ficelle de boucher (à ce qu'on dit) et « le fruit de ses entrailles ». Autant dire qu'elle était marquée pour le restant de ses jours. Mais, tu sais, José, l'énergie d'une mère effacerait les montagnes ! Ayant perdu son Grandgousier en mer, au début de sa grossesse, elle savait qu'elle était la seule bouée pour son « petit » Paulo. Un moment elle prit Dieu à témoin. Gargamelle demandait des comptes. « Mon Dieu, quel est mon crime ? Vous ai-je donc offensé à ce point ? Pourquoi me bâter d'un tel fardeau ? Et à lui ? Vous y avez t'y seulement pensé à mon gamin et à la vie que ça va lui faire ? Y avez-vous pensé, oui ou non, mon Dieu ? » Certains de ses contemporains racontent qu'elle portait son regard au Ciel, fixant notre Père dans les yeux bien en face, tant qu'il acceptait de soutenir l'échange du fond du cœur. « Et comment je vais le nourrir, moi le Paulo ? Au sein ? Aux seins ? Mais je n'en ai que deux ! mon Dieu ! » Ses prières furent sans effet. Elle reprit seule le bateau avec une fierté qui confondit les commères. La cueillette des Poucepieds...

– Percebes, Patron ! Chez moi on dit « Percebes »... il y en a tant que ça par ici ?

– Chipote pas Zé. Moi aussi j'en ai dégusté des Percebes à Saint-Jacques de Compostelle (un pèlerinage... gastronomique... il sourit). Donc tu dois savoir que c'est un vrai sport d'« hommes ».

17 heures. Le Conquet. « Ah c'est toi, Yv' ? Je t'espérais.

– Je l'savais, Madeleine, vous...

– Oh, appelle-moi Gargamelle, Yv’... J’m’y suis faite, tu sais, et ça ne m’a jamais vraiment vexée. Tu d’manderas à ta pauvre mère, elle te dira.

– J’y manquerai pas... Madeleine.

– Tu l’embrasseras. Elle me manque. T’es là pour mon Paulo, j’espère. Ils veulent me le tuer ou quoi ? Faut pas êt’ très malin pour en faire un assassin de mon Paulo. Tu pourrais pas leur dire ? C’est pas sérieux, ces jeunes flics, je leur ai dit... Ils vont me le coller en taule ? Non mais tu te rends compte ? Ils veul’ même pas que je lui fasse passer la soupe ! Il va crever de faim ! Ils veulent me le tuer ! Ils viennent m’interroger et c’est eux qui font les réponses. Qu’est-ce tu veux que je leur dise ? C’est pas mon Paulo qu’a tué. C’est pas mon Paulo qu’a tué. Point. Et ce grand corniaud, c’est encore lui qui est allé leur annoncer qu’il avait découvert les corps... Et la télé... t’as vu ? t’as entendu ? Qu’est-ce qu’il faut faire, dis-moi, Yv’...

– Madeleine... C’est pas moi qui m’occupe de « l’affaire » à Paulo...

– Mais je sais ça, Yv’, je sais que t’es en retraite depuis peu, c’est tes « copains » qui me l’ont annoncé quand j’ai demandé à te voir... ça les a un peu vexés, que je te demande, tu crois que c’est...

– Non Madeleine, n’allez pas vous faire des idées...

– Bin alors, c’est quoi ? C’est quoi c’t’histoire ? J’ne comprends pas ! J’ne-comprends-pas ! Comment veulent-ils que mon Paulo pense à tuer des enfants ? Je suis impotente, clouée depuis deux mois, c’est lui qui se tape toute la cueillette, au marteau, au burin et au seau... et crois-moi, Yv’, non seulement c’est difficile mais c’est très dangereux quand on y va seul : la vague t’arrive dans le dos sans prévenir... C’est lui qui se tape le nettoyage, la préparation et les livraisons journalières...

– Je sais...

– Non, tu n’sais pas... pas tout ! Le soir il prépare son Bac. A quarante ans, t’y crois toi ? Philo, et math... et Ronsard et Hugo par cœur, et son Épicure et son Rousseau et son Sartre... Il m’étonnera toujours ce gamin qu’on a voulu faire passer pour un demeuré. Et crois-moi, Yv’, il va y arriver, je te le dis. Il va y arriver ! [...] »

Vendredi. 6 h 30. « Ah te voilà, toi... toujours jamais à l’heure. » Yves Le Moing est de franche bonne humeur et il chambre à fond, ce qui n’étonne ni n’irrite José. Il est comme ça « le Patron » et c’est pas la retraite qui va lui gêner le moral. « Tiens, je t’ai préparé du kawa et du lait chaud, et j’ai frappé au volet de la boulange pour avoir du pain frais. V’là du beurre et de la confiote ». José s’installe. « Bon alors ? T’as réussi ? T’as tout ? Toutes les connexions, toutes les interventions, tous les mails, tous les cours consultés ?... »

– Tout patron, tout ! un jeu d’enfant : d’ailleurs, c’est ma plus jeune fille qui s’y est collée. C’est incroyable les gosses, comment ils s’y sont mis, hein !? Toi (enfin, là, « toi », c’est moi) t’as du mal à pointer le mulot, et même à démarrer l’ordi... elle c’est déjà Beethoven qui écrit la musique sans avoir appris... (il sourit avec malice) Mais, patron, vous ne répétez pas que la police fait bosser des gosses la nuit, au mépris des lois... Il sourit, mais il est crevé. Tout est sur le CD. Y a pus qu’à... Il est où votre ordi ?

– Dans le couloir des wc... ouais... c’est pas la «vaste» salle des ordis du Cnrs, mais c’est là qu’arrive le téléphone.

– Pas grave, Patron. Où est votre texte ?

– Là... (il déplie un tapuscrit). Ouais je sais... j'ai essayé sur l'écran mais j'y arrive pas. Ça m'agace d'être aussi con... mais je suis gourde devant l'écran. Et puis, je n'voudrais pas vexer mon Olivetti portable. Ça fait vingt ans qu'on bosse ensemble et je n'lui ai pas encore demandé son avis pour notre départ en retraite. Si tu veux, on va scanner... On scanne ?

– Bin, si vous savez... je le connais pas vot' truc, moi, Patron. Mais j'arrive à saisir à deux doigts dans « Word »...

– Allons-y !»

C'est José qui s'y colle.

Yves commente...

– Au fait !... Comme promis j'ai de nouveau téléphoné à Simonet. Comme prévu je lui ai soumis mes certitudes. Comme de juste, il m'a ri au nez et envoyé au diable. Je ne lui ai pas parlé de toi, bien sûr. Fais gaffe quand même, tout à l'heure... va pas vendre la mèche. C'est un méchant con. Il va tirer une de ces gueules ! (...) Par précaution, j'ai passé ma soirée à sonder les BL du livre des ventes des 15 derniers jours et les horaires approximatifs des livraisons. Tout baigne. [...] »

Vendredi. 7 h 35.

Yves Le Moing, Commissaire divisionnaire en retraite

Communiqué de presse

[AFP - Diffusion France : PQN, PQR, Hebdos, Radios, Télés]

La France a peur ?

De qui ? Pourquoi ?

Une formidable campagne de presse, orchestrée ou non de main de maître, a déferlé tel un tsunami. Trois fillettes ont été lâchement assassinées. C'est un drame épouvantable. La douleur et la colère des parents est légitime tout autant que la compassion des Français. Mais sous le coup de l'émotion, ne réduisons pas la France à « l'opinion » fut-elle publique. La Justice doit être rendue sans fièvre. En amont, la Police doit pouvoir faire sereinement son travail. Malheureusement le climat dans lequel se déroule l'enquête, sous la pression des caméras, n'est pas propice à cette sérénité. On a condamné un homme par avance, au mépris des règles déontologiques les plus élémentaires, au prétexte qu'il est une force de la nature et que son faciès serait ingrat. On n'a même pas attendu les résultats des autopsies, ni des recherches ADN.

[...]

Une enquête personnelle rapide m'autorise à le déclarer formellement : Non, Paulo n'est pas coupable. Il doit être libéré immédiatement, et l'enquête reprise sur des bases scientifiques.

Attachés au présent message, tous les documents et toutes les pièces (commentés) que je verse au dossier et que je tiens par ailleurs à disposition des services de police.

Paulo, tête de crapaud

Kanga

Paulo, il est vraiment vilain, moche de chez moche, avec son visage ridé comme une vieille pomme, ses cheveux plantés comme de la paille de fer sur son crâne et son œil mort à la guerre et en plus il boite.

Il fait peur aux gamins du village qui le poursuivent et lui jettent des cailloux en criant :

« *Paulo,
Tête de crapaud,
Cul d'artichaut,
Sauve-toi au galop
Paulo, moricaud,
Taïaut, taïaut !* »

Mais moi, je l'aime, Paulo, et je ne m'en aperçois même plus qu'il est pas beau. L'amour c'est comme ça. C'est un peu comme un grand-père, vu que les miens ils sont tous morts, alors je m'en suis choisi un vivant.

Moi c'est Lili. En vrai à l'école, on m'appelle Otilie et tout le monde se moque de moi avec mon drôle de prénom. Au début, ça me faisait pleurer, mais maintenant je m'en fous !

Quand j'ai demandé à mes parents pourquoi ils avaient n'avaient pas choisi plutôt « Lola » ou « Romane » comme tout le monde, ils m'ont répondu qu'Otilie c'était une tradition familiale. On doit cultiver ses racines pour savoir d'où on vient et être bien planté dans la vie ou quelque chose comme ça...

Faut que je me dépêche de rentrer de l'école, car Paulo m'attend pour aller faire de l'herbe pour les lapins.

L'autre jour, alors qu'il transpirait à grosses gouttes pour nettoyer l'étable, avec son balai et son seau, (car les vaches, même si elles donnent du lait bio, c'est rudement sale), je lui ai demandé : « Où elles sont tes racines ?

– A présent, elles sont ici, chez vous, mais les anciennes sont presque mortes, ailleurs très loin.

– Ailleurs où, Paulo ?

– Ferme les yeux. Par-delà la mer, le soleil et les nuages, suis le chemin du vent, c'est là qu'elles sont.

– C'est comment là-bas ?

– Une terre de montagne, de chaleur et de neige aussi, pleine de chants de chardonnerets et de chèvres qui broutent dans les arbres, c'est ça mon pays...

– Dans les arbres, tu dis n'importe quoi !

– Mais non Lili, elles sont différentes de celles d’ici, quand on ne les regarde pas elles volent peut-être et se promènent dans les branches comme des fleurs vivantes. C’est de cette beauté que se rappelle mon œil droit, le bon.

– Et l’autre ?

– Lui, il ne se souvient que du pire, la mort, le sang, la guerre, le malheur. C’est pour ça qu’il ne voit plus. Tant mieux qu’il soit crevé.»

J’entends derrière moi des voix qui rigolent :

« Otilie,

Pas jolie, pas polie,

Fait toujours pipi au lit ! »

Ça, c’est Freddy et Pierrot ! J’vais pas répondre et continuer tranquillement. Ça va les rendre furieux ! C’est quand même bête, les garçons, on se demande ce qu’ils ont dans la tête !

Un jour, j’ai dit à Paulo : « Ils te payent mes parents ?

– Ils me donnent le toit que j’ai sur la tête et le ciel et les étoiles au-dessus, et le jardin où je fais pousser la salade qui marche et tout le reste...

– La mâche, Paulo, la mâche.

– Je peux avoir un lapin de temps en temps et des œufs. J’ai pas besoin de plus !

– Mais de l’argent, ils ne t’en donnent pas ?

– Pour quoi faire ?

– J’sais moi. Pour t’acheter un œil de verre, et internet et une mobylette ?

– Lili, t’es pas folle ! Mon œil, faut pas y toucher, c’est sacré, et internet j’sais pas lire ni écrire, alors tu vois ! La mob, j’peux prendre celle du patron.

– Je t’apprendrai si tu veux.

– Merci, mais j’suis trop vieux.»

Les garçons sont toujours derrière et ça m’énerve, mais j’fais semblant de pas entendre. Soudain, les gendarmes passent à toute vitesse, en faisant hurler leur sirène.

Les lapins qu’est-ce ça mange ! Des pleins sacs d’herbe qu’il faut ramener à chaque fois ! Paulo, il sait parler aux animaux et ils lui répondent.

Quand j’ai demandé : « Qu’est que ça fait d’être un lapin ? », il a répondu : « Les lapins, ils vivent, ils ne se posent pas de questions, ça leur suffit. Quand je dois en tuer un, je lui demande pardon et je dis merci de nous permettre de le manger, alors il comprend.»

Un soir après souper, on était assis dans la nuit à regarder les étoiles et tout à coup il a parlé d’une drôle de voix : « Lili, j’vais te dire un secret. Je m’appelle pas Paulo, mon vrai nom il est caché tout au fond de ma tête, c’est Idir. Garde-le, rien que pour toi.

Alors la gorge serrée, j’ai murmuré tout bas : « Si j’étais une petite fille de chez toi, tu m’appellerais comment ?

– Luna, je t’appellerais Luna.»

J’ai senti mes larmes monter et j’ai même pas essayé de les cacher.

Enfin, je tourne dans la dernière rue qui mène chez moi. Il y a tout une foule

devant la ferme et la voiture des gendarmes. Beaucoup de bruit. Ils agrippent Paulo par les bras et ils l'emmènent. Je crie à mon père : « Papa, les laisse pas faire !

- C'est un sans-papier, ils vont le renvoyer chez lui, c'est comme ça, on y peut rien !
- C'est pas possible, ses racines elles sont chez nous maintenant ! »

J'ai couru vers Paulo en pleurant et je l'ai embrassé malgré les gendarmes qui le tenaient prisonnier. Il m'a dit doucement en souriant : «Luna, tu seras toujours dans mon cœur !

- Jamais je ne t'oublierai Idir, jamais.»

Mon père m'a attrapée et ramenée de force à la ferme. Je le déteste.

« Et d'abord il ne s'appelle même pas Paulo !

– Ca, ça date de mes parents après la guerre, c'était le nom de leur premier journalier et depuis on les a toujours appelés tous comme ça, c'est plus commode.

- Allez Lili, calme-toi, on ne peut pas assumer tous les malheurs du monde.»

Aujourd'hui, Otilie a grandi tout d'un coup ! Si c'est ça le monde des adultes, elle n'en veut pas ! Il lui faut rester encore enfant et bien réfléchir comment on pourrait peut-être le changer.

Ma soeur s'appelle Paulo *Didier*

Il faut que je me décide.

Dans une tentative magique pour rassembler mes pensées je retourne mon bâton de pluie : l'averse d'épines couvre le bruit de la tempête qui bat sous mon crâne... Hélas... la paix de l'esprit m'échappe une nouvelle fois.

La pluie s'arrête et je n'ai toujours rien décidé.

L'horizon fuit devant le naufragé.

Oh ! Paulo, mon frère, pourquoi faut-il... ?

Je retourne le bâton, encore...

Une nouvelle averse d'images obsédantes. Ses jolies mains potelées, messagères de sa douceur, de sa fragilité... Mais ces traits chamboulés, brouillés, ces chairs boursouflées !

Quand nous étions enfants c'était plus facile. Je passais aisément d'un sentiment à l'autre, de tout mon être. Je la cajolais ou la martyrisais avec un égal bonheur. J'aimais la battre et la mordre. Quand nous faisons notre toilette dans le grand tub, au milieu de la cuisine, sous la lampe à contre poids, je la couvrais de mousse et frottais son dos. Jamais vu depuis d'aussi belles épaules. Ni d'aussi belles jambes.

Il m'arrivait d'effacer, pendant plusieurs semaines, le masque grumeleux qui lui sert de visage. J'y parvenais sans peine. Je la décapitais par la seule force de mon refus.

Je détestais le sort qui l'avait faite ainsi.

Je haïssais mon père et ma mère.

Peut-être m'avaient-ils fait hideux moi aussi, d'une quelconque autre façon ?

Ma sœur s'appelle Paulo, et tout le monde nous croit frères depuis toujours. Mais maintenant les gens s'interrogent. Ça ne se voit pas trop encore, avec sa salopette, mais certains ont le regard inquisiteur...

J'ai tout fait pour la fuir et l'oublier. Dès que j'ai senti monter ma passion dévastatrice j'ai quitté la maison. De loin en loin je donnais de mes nouvelles à ma mère.

Et puis nos parents sont morts dans l'incendie de la grange. J'ai reçu un télégramme. Sans réfléchir j'ai aussitôt demandé mon solde à l'usine.

J'étais à l'enterrement au côté de mon frère.

Et puis je suis resté pour l'aider à la ferme.

Seule, Paulo ne pouvait pas s'en sortir.

La seule chose qu'elle sait faire c'est le sel. Chaque jour elle va à la mer et en remonte un seau qu'elle verse dans le bassin que mon père a aménagé. Les cristaux fleurissent sur les bords et brillent à la lumière. Elle les lèche à quatre pattes, comme un animal gourmand.

Le bâton de pluie s'écoule pour la centième fois !
Il n'y en aura pas une de plus ! Je me l'interdis.
Il faut que je me décide...
Au fond de moi y a-t-il plus d'amour que de répulsion ?
Comment le savoir ?

Comment trier, comment filtrer les remous d'un cœur quand ils sont chargés d'autant de boue. Quand je mesure sa fragilité, son innocence, sa détresse, je veux prolonger à jamais ma tendresse pour Paulo. Mais aussitôt mon vice me saute à la gorge.

Ça me coupe le souffle.
Oh ! Paulo, mon frère, pourquoi faut-il que tu sois ma sœur ?

Sous le polo de Paulo on ne voit pas encore grossir sa poitrine.
Je n'arrête pas d'y penser.
Bien sûr Paulo n'y songe même pas, elle est si innocente, si animale.
Moi cela m'obsède.
Quelle tête aura-t-il ?
Que dois-je faire ? Dois-je empêcher la nature de faire son œuvre après l'avoir sollicitée ?
Dois-je espérer que Paulo meure en couche et que l'enfant soit beau.
Mon âme est-elle si noire ?
Un fils.
Je lui mentirai.
Il ne saura rien.
Dois-je nous tuer tous les trois s'il ressemble à sa mère ?
Ou bien m'épargner moi seul ?
Mais comment le pourrais-je ?

Paulo est si innocente et si bonne ! On dirait un de ces êtres bienheureux qui peuplent les contes. Je l'ai vue pleurer une mouche prise dans une toile d'araignée. Pleurer une araignée dévorée par une guêpe. Arracher les vers au bec du merle. Je l'ai vue parler à la lune et aux rouges gorges : « Guegneuleu teugueleu ».

Elle répète sur tous les tons ces deux accords à la sonorité mate... quoiqu'elle veuille dire, et il semble bien que ce vocabulaire soit parfaitement adapté. Elle n'a jamais rien articulé d'autre. Paulo ne parle pas, elle guegneule. Je l'ai vue guegneuler avec des vipères, gueule contre gueule, avec un essaim d'abeilles qui l'avait recouverte, avec sept peupliers qui ployaient sous la bourrasque. Je l'ai vue libérer un lièvre pris au collet, je l'ai vue caresser des anguilles dans les trèfles, je l'ai vue chevaucher un cerf.

Les bêtes la comprennent.

Quand je suis une bête notre entente est absolue. Elle est douce et passionnée, sauvage et tendre. Partout ailleurs que sur son visage l'harmonie règne sur son corps.

Oh ! Paulo, mon frère, pourquoi faut-il que tu sois ma sœur ? Si belle et si laide, si bonne et si bestiale.

Que dois-je faire ?

Partir je ne puis.

Comme je voudrais voir le vrai visage de mon âme !

Pour la dernière fois une pluie sèche coule dans le bâton.

Le dernier aiguillon tinte telle une goutte sur l'ardoise.

Un silence total se fait dans mon cœur.

Partir je ne le puis, sauf à me tuer.

Mais que deviendra Paulo ?

Elle accouchera comme une bête, dévorant sa délivrance.

Et si l'enfant était beau !

Il faudrait pouvoir savoir.

Pas d'autres solutions qu'un choix aveugle éclairé par le cœur.

Il faut aimer. D'un amour débarrassé de toute honte.

D'un amour dangereux comme un venin, donné et reçu dans un abandon total, sans retour.

En suis-je capable ?

Paulo, ma sœur, pourquoi faut-il que tu sois mon amour ?

Aucune femme mieux que toi ne peut relever le défi de sa féminité. Aucun homme mieux que moi ne peut relever le défi de son désir.

Paulo, la rencontre *Christiane*

J'avais fait sa connaissance un jour de juillet, début juillet. Les événements importants qui jalonnent ma vie sont si rares que je ne peux oublier cette rencontre.

Comme chaque jour, je déambulais sur la plage, de préférence tôt le matin pour être certain de n'y rencontrer personne. C'est là que je l'ai aperçue. Il faisait un peu frais. Elle se tenait debout, les pieds nus au ras des vaguelettes. Elle portait ses sandalettes dans sa main droite, un grand cabas à l'épaule gauche, des lunettes sombres sur le nez. Elle regardait le moutonnement des vagues et s'amusait à les éviter, se reculant au dernier moment pour ne pas avoir les pieds mouillés.

Elle se croyait seule. Et moi, là, mon seau au bout de mon bras, je sais pas pourquoi, j'ai été conquis, touché par cette femme. J'arrivais pas à me détacher. Mes pieds s'enfonçaient dans le sable car la marée montait petit à petit. Et puis, elle s'est retournée, m'a regardé, m'a souri. C'est beau une femme qui vous sourit et si rare en ce qui me concerne ! Alors j'ai tenté aussi de sourire, ce qui m'est difficile, vu que j'ai rarement essayé. J'ai pas eu une crampe, mais c'était pas loin ! Elle n'a pas été effrayée par le rictus qui s'est formé sur mon visage, ce qui m'a encouragé. Elle a agité son bras pour me faire signe. J'ai voulu lui répondre mais c'est le bras qui tenait le seau qui s'est levé bien malgré moi. J'ai eu alors la sensation d'être ridicule.

Je l'ai vue alors qui s'acheminait vers moi. J'ai commencé à flipper. « Pas trop près s'il vous plait, n'approchez pas trop près » que je me disais. J'avais trop peur qu'au fur et à mesure de son avancée elle prenne les jambes à son cou. Mais non. Elle progressait gentiment vers moi, le sourire aux lèvres.

« Bonjour ! » me lança-t-elle.

« Bonjour ! » répondis-je.

« Il fait un peu frais pour une promenade matinale, n'est-ce pas ? » dit-elle

Je restais stupide, ne trouvant rien à répondre.

Contre toute attente, un nouveau sourire vint se dessiner sur mon visage. C'était une expérience nouvelle pour moi, agréable d'ailleurs.

« J'étais pressée de voir la mer, je suis arrivée tôt ce matin. Je n'ai même pas pris le temps de prendre un café... ». Était-ce une invitation ? J'avoue que je me trouvais de plus en plus balourd. Alors, j'ai pas hésité : « Je rentrais justement... Voulez-vous partager un petit-déjeuner avec moi ? »

« Avec plaisir » répondit-elle.

Nous remontâmes côte à côte le rivage jusqu'à ma cahute qu'elle trouva tout à fait charmante. Je me mis alors à préparer le café, ce qui me donnait une contenance pour éviter son regard. Mais je le sentais dans mon dos et cela me paralysait un peu. Alors, elle proposa de prendre en main les opérations.

Je la regardais faire, assis sur ma chaise.

« Au fait, je m'appelle Catherine, mais on me donne plus volontiers du Cath » dit-elle.

– Moi, c'est Paulo »

On s'installa l'un en face de l'autre et allez savoir pourquoi, moi qui ne parle jamais, je me suis mis à deviser gentiment avec elle. C'est fou ce qu'elle avait de choses intéressantes à raconter. Je n'ai pas tout compris. Elle animait un atelier d'écriture sur Internet. Internet ? J'ai fait celui qu'était au courant pour pas passer pour un débile. Le temps a passé trop vite à mon goût.

Je lui ai préparé du poisson grillé sur un feu improvisé, devant ma cabane. Elle continuait ses récits. C'était passionnant.

« Dites-moi, Paulo, vous ne semblez pas avoir beaucoup d'amis ? »

– Non, à part les mouettes, un chat ou un chien qui se perd parfois sur la plage. »
Le soleil se mit à décliner. Elle se décida alors à partir comme à regret.

J'avais repris mon seau pour divaguer au crépuscule qui n'allait pas tarder.

« Vous permettez Paulo que je vous prenne en photo ? »

Ce fut rapide : elle extirpa de son cabas un minuscule appareil. Clic. Elle se haussa sur la pointe des pieds et me fit un bisou sur la joue.

« Je vais revenir bientôt vous voir Paulo. Et croyez-moi, j'aurai beaucoup à vous raconter ! ».

Cette phrase resta mystérieuse pour moi mais pleine de promesses. Longtemps, je l'ai regardée remonter le rivage jusqu'à ce que sa silhouette disparaisse.

« Je vous attendrai Cath, soyez-en certaine ».

A l'aide *Cloclo*

« Bonjour à tous, heureuse de vous accueillir une fois de plus sur ce plateau, je vois que vous êtes venus nombreux, et pour cause. Le sujet d'aujourd'hui peut en intéresser plus d'un à des degrés divers ; en effet, le thème de l'émission d'aujourd'hui est : peut on vivre en assumant sa laideur ?

Jean-Paul, présentez-vous.

« J'ai 33 ans, j'habite Abbeville, je suis égoutier.

– Tiens, tiens, un métier peu ordinaire ; et pourquoi l'avoir choisi ?

– Pour ne pas me montrer au grand air, autrement je fais fuir les enfants et hurler les vieilles dames.

– N'abusez pas, Jean-Paul, vous avez un physique un peu ingrat, c'est tout, mais je suppose qu'au fond de vous, vous vous sentez vilain et rejeté ?

– Exactement, ma mère ne veut plus me parler et ma copine m'a quitté il y a six mois...

– Pour ce motif ?

– Non, elle ne me l'a pas dit franchement, mais j'ai bien compris qu'au fond d'elle-même, elle était honteuse de sortir avec moi.

– Bon, nous reviendrons vers vous plus tard, Jean-Paul. Anne-Marie, vous avez choisi de vous présenter masquée, est-ce pour qu'on ne vous reconnaisse pas ?

– Non, c'est juste pour cacher ma laideur, je ne supporterais pas de me voir à la télé !

– Je respecte votre choix, racontez-nous comment se passe votre vie, est-ce vraiment douloureux ?

– J'ai fait deux tentatives de suicide et je n'ai pas dit mon dernier mot...

– Vous êtes ici pour vous exprimer, Anne-Marie, depuis combien de temps avez-vous eu le sentiment que vous étiez... enfin, que vous n'étiez pas aussi jolie que les autres ?

– Oh déjà dès l'enfance, quand on me rejetait et marmonnait des choses pas gentilles derrière mon dos, à l'école, les garçons me traitaient de crapouaud, de limaçon et de vilain petit canard.

– Ensuite ?

– Ensuite, les choses ne se sont pas arrangées, j'ai dit à ma sœur : je suis laide, elle m'a rassuré, elle m'a dit : "il ne faut pas se fier aux apparences et puis, la beauté de l'âme est parfois plus belle que celle du corps !" Elle voulait me rassurer ! Elle est tellement gentille...»

[Elle se met à pleurer]

«Anne-Marie, ressaisissez vous, et surtout, pleurez bien dans le micro, là, voilà,

est-ce que ça va mieux ? Bon, on va passer à un autre invité, le temps que vous vous remettiez...

– Paulo, que vous est-il arrivé ? On dirait que vous êtes passé sous un compresseur ?

– Non, un accident de voiture, j'ai été défiguré.

– Comment étiez-vous avant cet horrible drame ?

– J'étais jeune et beau et toutes les filles tombaient raides à mes pieds.

– Comment avez-vous vécu cet événement ?

– Très mal ! Ma vie a basculé en même temps que cette maudite voiture qui m'a précipité dans le ravin...

– Vous savez, vous n'êtes pas le seul, regardez le nombre de gens célèbres qui ne sont pas des éphèbes : Quasimodo, Marat, Bossuet, Sartre... et même Stendhal ! Comme disait Gainsbourg, qui n'était pas une beauté non plus : la laideur a cet avantage sur la beauté, c'est qu'elle dure ! Et puis, la laideur peut avoir un côté fascinant, aussi, parfois...»

[Paulo esquisse un sourire, ce qui accentue encore sa laideur]

«Paulo, la vie continue pour vous, avez-vous de bons parents, ou des amis, ou quelqu'un sur qui compter ?

– J'ai ma mère qui m'aime et m'admire et me trouve beau et intelligent, mais c'est ma mère !»

– C'est déjà ça Paulo !»

[Elle se retourne pour essuyer une larme, tant son histoire l'émeut]

«Vous a t'on proposé une greffe ou la chirurgie réparatrice ?

– Oui, mais la greffe n'a pas marché, alors, j'ai dû me contenter de mon nouveau physique et apprendre à vivre avec, c'est difficile d'être laid, quand on a été beau un jour !

– Oui, c'est comme la pauvreté, elle pèse davantage quand on a été riche avant ! Je vous sens courageux, Paulo, et prêt à affronter le monde avec plus de sérénité. Pourquoi êtes-vous venu à cette émission ?

– Pour rencontrer des gens aussi laids, sinon plus laids que moi, si c'est possible

– Là, Paulo, vous m'en demandez beaucoup, voyons, Brigitte, vous qui recevez ce genre de cas en consultation, qu'en pensez-vous ?

– Je trouve ces personnes très courageuses de s'être déplacées, mon avis est que pour avoir l'idée de ce que peut être la laideur, il faudrait déjà évaluer sur quels critères se fonder pour dire qu'un homme est beau ou moins beau ! Et ça, aucune médecine ne saurait l'évaluer. Je pense que le degré de la laideur se situe au moment où la personne éprouve du dégoût vis-à-vis des autres ou de lui-même. Des critères qui varient avec l'époque, la culture, les civilisations, selon les canons actuels de la beauté et de ...

– Merci Brigitte, votre éclairage nous a bien aidés. Et encore merci à vous tous d'être venus courageusement témoigner sur ce plateau. La prochaine émission aura pour thème : peut-on vivre avec des seins trop gros ?

Du vague à l'âme

Danahm

Il est sorti de la mer comme Aphrodite de la nue. Nu, il ne l'était pas, mais qui sait ce que cache l'habit quand il dévoile autant de nous-mêmes ? Saint Martin, en donnant un pan de son habit, s'est bien couvert d'une aura dévêtue qui ne l'a plus jamais quittée.

Oh heur au haut des espoirs, emplis-moi de l'amour qui vient et jamais ne repart ! C'était ma litanie, mon chant du jour et de la nuit, ma fragrance subtile au purin qui m'entourait.

Qui parle mieux à sa douleur sinon le poète. Endors-toi, lui dit-il, oublie-moi. Mais elle est là qui rampe d'abord au bord des lèvres qu'elle élargit en un gigantesque bâillement élargissant les fissures et puis, petit à petit, s'incruste sur la peau comme de petits rires grinçants qui picotent à n'en plus finir et s'insinuent par des chemins inconnus jusques au fond du cœur.

J'en étais là quand il est venu et m'a prise dans ses bras. D'abord je ne voulais pas, il était beaucoup trop grand pour moi et son sourire figé me faisait peur.

Quand il a surgit de la mer, croyez-le ou pas, j'ai fui alors que je le trouvais beau à en mourir. Ce n'était pas sa peau, ce n'était pas son corps, ce n'était pas sa taille, ce n'était pas ses mots, non, c'était juste son sourire et son regard. Comment peut-on ne pas fuir la beauté quand elle se présente ainsi à vous sans crier gare ?

Après, de visite en visite, il est resté là, immobile sur la plage, son sourire s'est fait terne et sans message. J'ai eu beau tourner autour, tenter d'en tirer un mot, une frustration, une colère, un bout d'émotion naturelle, rien...

La beauté comme la laideur ne sont pas humaines. On les cherche malgré soi, elles nous attirent, mais elles ne nous retiennent pas.

C'était un dimanche de novembre. Le sable était gris et la belle Méditerranée avait disparu sous le manteau de la nue. Je suis passée à côté de lui sans le voir et c'est peut-être pour cela qu'il m'a retenue. Nul ange aussi sûr soit-il de son existence n'apparaît sans vouloir être vu. Comme je vous l'ai dit, je l'avais déjà vu, mais sa beauté m'avait retenue. Et là, son sourire éteint, béat, avait tremblé.

« Ne me voyez-vous donc pas ? » Me demanda-t-il.

Je l'ai vu ! Ses lèvres tremblaient d'incertitude, sa peau avait le goût de la peur, ses yeux qu'émandaient un regard, son corps s'est accroché pour se fondre dans la vague.

Le bruit et la fureur

Kanga

Dans la nuit, ça sort de moi je Paulo et ça réveille dans le noir chaud et mouillé en bas et je crie pourquoi pourquoi ? Je cogne ma tête contre le mur longtemps comme ça lui Jojo pas besoin de faire. Si je veux j'écrase méchant Jojo avec mes mains comme je fais avec le chat, lui tout mort pas bouger pareil pauv ptit oiseau tout pareil, mais moi je Paulo mange pas le chat, défendu. Après la maman lave et dit mon pauvre chéri faut pas boire tant, mais moi j'ai soif alors ? Et aussi elle pleure des larmes il faut qu'elle arrête sinon la colère rentre dans moi et je tape et je pleure aussi. Après elle donne les habits du marin pour sortir et marcher dans le sable pas tout nu et le chapeau pour la tête au soleil qui fait mal. Moi je marche dans la plage avec mon seau et je cours avec mes jambes à mon coin je regarde la poupée fille belle jouer dans l'eau et dormir des fois et ça fait chaud partout et dans le ventre du bas quand les yeux sont remplis de voir. J'aime ça moi je, beaucoup. Je mets les coquillages morts dans mon seau plein plein et aussi les crabes morts pareils qui bougent pas et je donne c'est cadeau de moi je Paulo et elle pas peur et elle crie pas va t'en quelle horreur, tu t'es vu dans une glace et elle rit avec sa bouche. J'aime pas les glaces, c'est pas moi dedans quand je regarde j'ai peur alors je casse toutes et ça vient du sang mais tant pis. Je fais un château avec le sable aussi et je mets les coquillages et les crabes dessus très joli alors elle contente et on marche dans le soleil dans la mer avec les mains tenues et le cœur boum, boum. La nuit on marche loin encore toujours. Ah oui, oui ! Maintenant, moi je Paulo oui...

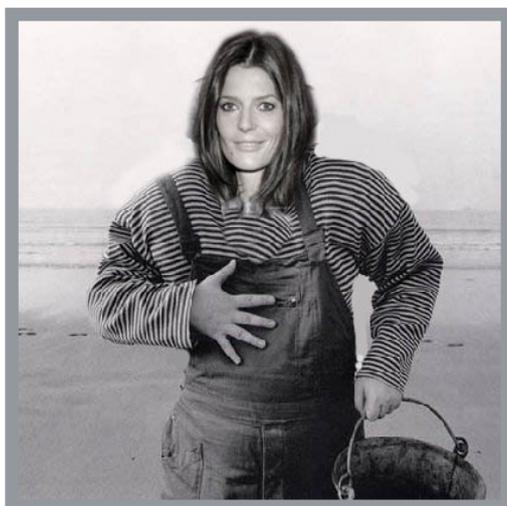
Pauvre Paulo

Nadia

Avec ton chapeau, ton seau
Tu vas serein vers l'eau
Toujours fringant, toujours le même
Tu vis ta vie
Sans laisser indifférent
Certain qu'on t'aime
Avec ton âme d'enfant.

T'es différent...
C'est sûr il y a des méchants :
«...Hé Paulo tu cherches des vers dans l'eau
Pour la pêche avec ton père ?»
C'est bien quand même
T'es rigolo !
*Je suis heureux tel que je suis
Sans chercher le sens de ma vie*

Qu'est ce que tu fais sur cette plage ?
Toujours tu creuses, jamais tu nages...
*Je souris et les jours font le reste
Je n'sais pas si la terre est ronde
J'ai une autre vision du monde
Tu vois là, avec la pelle,
J'enterre soucis et sortilèges
Avec mes tongs et mes bretelles
Je m'envole à tire-d'aile
Vers des Pays où vous n'êtes pas*



VOILÀ TERMINÉ AVEC CE RECUEIL, LE JEU DE L'ÉTÉ 2011. IL AURA PEUT-ÊTRE PERMIS aux participants de se connaître un peu plus. Je remercie tous ceux qui ont envoyé une contribution et participé ainsi à l'élaboration de ce recueil. J'adresse aussi un grand coup de chapeau à Claude, alias Dada, l'homme de main toujours aux manettes quand il s'agit de mettre en forme, sans qui ce bel objet virtuel n'existerait pas, ainsi qu'à Ludmilla, qui œuvre dans l'ombre avec détermination et patience pour finaliser les projets de l'atelier. Merci aussi à Joëlle pour la relecture des textes de ce recueil. Et comme dit Dada : *« C'est toujours un plaisir, une joie, une jouissance, un tsunami affectif, et encore, les mots me manquent, quand on a pondu une contrainte, de savoir qu'elle est bien couvée ! »*